



IFES Parole et Monde

Numéro 5 : La violence envers les femmes à l'université

fr.ifesjournal.org



Numéro 5 : La violence envers les femmes à l'université

Note du rédacteur

Avec l'abondance de hashtags #MoiAussi qui occupent actuellement l'attention des médias d'information et du public en général, le moment nous semble parfait à l'IFES pour nous joindre à la conversation actuelle sur la violence sexuelle. Dans la présente édition, la violence envers les femmes sur les campus universitaires est abordée par quatre femmes originaires de l'Inde, d'Afrique du Sud, des États-Unis et du Brésil. Bien qu'il s'agisse de quatre continents différents et que ces femmes mènent des vies différentes, leurs histoires et leurs réflexions traitent de thèmes universels. Elles nous disent que la violence sexuelle est très répandue sur les campus et qu'elle est rarement rapportée ; aussi, que trop peu est fait pour prévenir ce fléau et venir en aide aux victimes ; et aussi que la religion joue un rôle déterminant dans la culture du viol qui prévaut dans les milieux universitaires—bien qu'elle puisse être également une force permettant d'éradiquer ce fléau.

Plusieurs trouvent difficile de discuter de violence sexuelle. Plusieurs trouvent encore plus difficile de reconnaître le rôle que peut jouer la religion dans la violence sexuelle. Mais ce que #MoiAussi nous a

démonstré, c'est que la violence sexuelle envers les femmes est beaucoup plus fréquente que la société est prête à l'admettre. En lisant ces articles et en réfléchissant aux questions préparées en vue de la discussion, vous ferez peut-être le pas décisif de vous joindre à la communauté de gens qui condamnent toute forme de violence, qui accordent une valeur égale aux hommes et aux femmes, et qui s'efforcent d'aimer et de soutenir les victimes de maltraitance de manière inconditionnelle.

En me demandant de servir en tant qu'éditrice invitée pour le présent numéro, l'éditeur de *Parole et Monde*, Robert W. Heimbürger, m'a également demandé d'y rédiger un article. **Mon papier** traite du phénomène de la culture du viol qui prévaut dans le contexte des universités d'Afrique du Sud. Expliquant les origines et le sens de l'expression controversée « culture du viol sur les campus », mon article explique pourquoi la violence sexuelle est si répandue dans les milieux universitaires. Il examine également le rôle de la religion dans le fait que cette culture se répand si facilement ; il rappelle que la religion est aussi une source d'espoir, et montre comment elle peut contribuer à l'éradication de ce fléau qu'est le viol.

Deborah Vieira nous parle du Brésil et nous dévoile comment les universités font fi de la violence faite aux femmes sur les campus. Elle révèle la complicité des chrétiens dans ce mal commis, identifiant différentes croyances et attitudes néfastes qui trouvent leur justification dans des convictions religieuses. Elle se tourne ensuite vers la Bible pour expliquer pourquoi les choses ne devraient pas se passer ainsi et elle cite l'exemple des groupes ABUB, le mouvement de l'IFES au Brésil, pour illustrer comment des étudiants chrétiens peuvent contrer ce phénomène du viol de manière positive et constructive.

Kendall Cox s'inspire de son expérience d'étudiante d'abord, puis de professeure à l'université de l'État de Virginie, aux États-Unis, pour examiner comment la violence sexuelle prévaut sur les différents campus universitaires. Réfléchissant sur les interventions de passants et témoins de tels événements, elle souligne comment de nombreuses réactions de chrétiens à cet enjeu du viol enveniment les choses, surtout pour les victimes de tels actes. Elle invite les chrétiens à « pleurer avec ceux et celles qui pleurent » et à exprimer leur colère devant l'injustice et la violence auxquelles les femmes sont exposées.

Jamila Koshy s'inspire de l'histoire biblique de Tamar comme guide d'une discussion sur la violence faite aux femmes sur les campus. Elle nous montre à quel point ce récit si peu souvent lu et médité—parce

qu'il est terrifiant—a beaucoup à nous apprendre sur la manière funeste dont les structures sociales de pouvoir patriarcal maltraitent les femmes. Puis, elle poursuit sa pensée en montrant comment les chrétiens devraient réagir devant une telle violence et à l'égard des victimes de cette maltraitance.

Notre souhait le plus cher est que ces réflexions sur la violence sexuelle sur les campus vous inspirent et vous guident dans votre réflexion et vos interventions.

Elisabet le Roux, éditrice invitée

wordandworld@ifesworld.org

Parole et Monde est une publication de l'IFES, un mouvement d'étudiants qui partagent et vivent la bonne nouvelle de Jésus-Christ, au niveau local, national et mondial.

Équipe éditoriale

- Robert W Heimburger, Rédacteur
- Cathy Ross, Consultante éditoriale
- Tim Adams, Secrétaire général adjoint de l'IFES
- Daniel Bourdagné, Secrétaire général de l'IFES

Groupe consultatif en théologie de l'IFES

- Robert W Heimburger, Président
- Anne-Marie Kool
- Femi B Adeleye
- Las G Newman
- Charlie Hadjiev
- Vinoth Ramachandra
- Riad Kassis
- Cathy Ross
- Chris Wright
- Daniel Salinas

Contact : wordandworld@ifesworld.org

Rejoignez la discussion sur fb.com/ifesjournal

Pour en savoir plus : **ifesworld.org**

Parole et Monde est publié sous licence *Creative Commons (Attribution — Pas de Modification 4.0 International)*.

Nous vous encourageons à partager et à distribuer ce contenu, sous réserve d'en indiquer la source, de fournir un lien vers la licence concernée et de préciser si tous changements qui y ont été apportés. Vous pouvez procéder de la manière qui vous semble raisonnable, mais pas de manière à suggérer que le titulaire des droits approuve vos propos ou votre utilisation du contenu. Vous n'êtes pas autorisé à diffuser une version modifiée, transformée ou adaptée de ce contenu.

Sauf mention contraire, les citations bibliques sont tirées de *La Bible Du Semeur* Copyright © 1992, 1999 Biblica, Inc.® Reproduit avec aimable autorisation. Tous droits réservés.



Qu'est-ce que la culture du viol sur le campus ?

Comprendre un problème d'envergure internationale dans le contexte de l'Afrique du Sud

Elisabet le Roux, Traduit de l'anglais par Richard Ouellette

En 2016, le vice-chancelier de la Stellenbosch University (SU), en Afrique du Sud, a reconnu publiquement qu'une culture de viol existait à la SU et que cette « culture du viol » dépassait largement le cadre des actes criminels ou des enjeux légaux. Cela reflète la culture générale d'irrespect et de harcèlement à l'endroit des femmes qui règne sur le campus et qui est devenue la norme » (Stellenbosch University 2016). SU n'est pas la seule institution africaine d'études supérieures (HEI) où la culture du viol sur le campus a capté l'attention du public. Les années

2016 et 2017 ont donné lieu, au sein de plusieurs HEI d'Afrique du Sud, à une série d'attaques à haute visibilité, ainsi qu'à des protestations étudiantes dénonçant la culture du viol sur les campus et la réaction des institutions à cet égard. À l'université de Rhodes, à titre d'exemple, les protestations liées à la Liste de référence (des étudiants ont dressé une liste de onze auteurs présumés de viols, et l'ont distribuée sur le campus) ont fait la une des journaux à travers le monde.

La culture du viol sur les campus

Le terme « culture du viol » a vu le jour dans les années 1970 (Harding 2015). Dans la littérature académique, la culture du viol réfère à un ensemble de violences sexuelles interdépendantes, ainsi qu'à la normalisation et à l'acceptation sociale de ces pratiques au sein de la société (Burt, 1980 ; Lonsway et Fitzgerald, 1994, 1995). Buchwald et al (2005 : xi) définissent ce phénomène comme « un ensemble complexe de croyances qui encouragent l'agression sexuelle chez l'homme et le pousse à la violence envers les femmes... ». Ces auteurs soulignent que la culture du viol mène au terrorisme physique et émotionnel perpétré envers les femmes, qui est présenté comme étant une pratique normale. La culture du viol ne comprend donc pas (uniquement) le viol comme tel—mais aussi les micro-agressions hétéropatriarcales qui contribuent tout autant à intimider les femmes et à restreindre leurs mouvements et leurs fonctions (Prieto et al, 2016). La culture du viol réfère ainsi à une culture de violence et d'agression des hommes envers les femmes—une culture qui se déploie dans la vie quotidienne de plusieurs manières. Et bien que le terme soit utilisé depuis plus de quarante ans, il demeure litigieux à ce jour, ses détracteurs affirmant qu'il tend à exagérer la portée et le caractère tragique de ce problème (Harding 2015).

Le phénomène de la culture du viol sur les campus a probablement capté l'attention du public grâce aux travaux de Koss et al. (1987) examinant la prévalence du viol chez les femmes durant leurs études universitaires (Wooten & Mitchell 2016). Aussi, de nombreuses études menées au cours des quatre décennies passées ont démontré que les femmes sur les campus de l'HEI étaient exposées à un risque très élevé d'une tentative de viol ou d'un viol effectif (Baum & Klaus 2005 ; Fisher et al. 2000 ; Karjane et al. 2005). À titre d'exemple, dans une étude de 2015 menée auprès de 3 863 étudiants américains, 25 % des étudiants de sexe masculin ont reconnu avoir commis ou tenté un viol, tandis qu'un homme sur trois a affirmé qu'il violerait une femme s'il n'était exposé à aucune conséquence négative pour l'avoir fait (Messina-Dysert 2015). Wooten (2016:48) souligne que les études récentes

menées aux États-Unis démontrent que « les campus échouent lamentablement dans leur responsabilité de combattre efficacement la violence sexuelle. » Des mesures législatives fédérales ont été votées en 2013, en vue spécifiquement de contrer la violence sexuelle au sein des HEI, et un groupe de travail national a été établi à cet effet en 2014 (Henriksen et al. 2016).

Mais la recherche et la reconnaissance du phénomène de la culture du viol ne sont pas limitées aux États-Unis. La Commission des droits humains d'Australie a publié un rapport national entourant la violence sexuelle et le harcèlement au sein des universités d'Australie, lequel s'est inspiré d'une étude indépendante menée à l'échelle nationale dans les 39 universités d'Australie (Australian Human Rights Commission 2017). La même année, suite à la requête du ministre des universités, les universités du Royaume-Uni ont publié un rapport intitulé : « Transformer la culture : Rapport du groupe de travail des universités du Royaume-Uni examinant la violence envers les femmes, le harcèlement et les crimes haineux affectant les étudiants universitaires » (Universities UK 2017). Bien que les rapports de recherche, la législation et les groupes de travail ne signifient pas nécessairement que des mesures adéquates seront prises pour s'attaquer à cet enjeu, cela indique au moins qu'il y a une prise de conscience croissante à l'endroit de ce problème.

L'Afrique du Sud et la culture du viol sur les campus

Une partie du défi de répondre efficacement à la culture du viol sur les campus en Afrique du Sud est que très peu d'études empiriques sur la culture du viol sur les campus sont menées au sein des HEI d'Afrique du Sud, ce qui signifie que la compréhension du phénomène n'est pas adéquatement enracinée contextuellement et qu'elle ne correspond pas aux facteurs uniques et intersectionnels qui déterminent son émergence dans les différents espaces. En Afrique du Sud, des facteurs tels que le sexe, la race et les compétences socioéconomiques se conjuguent pour créer un espace menaçant pour les femmes.

Les HEI forment souvent des communautés fermées ayant leurs propres normes, structures et pratiques qui peuvent devenir un microcosme intensifié de la société plus large, avec des opportunités ou bien de reproduire, ou bien de remodeler des pratiques sociales incrustées pour une nouvelle génération de leaders intellectuels. On fait valoir que lorsqu'une culture du viol existe au sein de la société en général, cette tendance se répercute facilement dans les espaces des HEI, et une

culture de violence sexuelle devient alors le mode de vie normal sur le campus (Wooten & Mitchell 2016). Toutefois, le viol sur les campus est beaucoup plus qu'un simple reflet de la société plus large. Les étudiants d'Afrique du Sud suggèrent que les liens de solidarité sont souvent mis en priorité, surtout dans les résidences, et des rituels d'initiation établis peuvent mener à des réitérations de pratiques néfastes pour la masculinité et la féminité (Collison 2017). La théorie d'identité sociale propose que les individus recherchent une identité de groupe positive et que pour créer et maintenir une telle identité, ils auront tendance à adopter des croyances et des comportements qui rehaussent leur statut et leur prestige au sein du groupe, et à dénigrer ceux qui ne font pas partie du groupe. Lorsqu'une personne a une identité personnelle et une identité de groupe (bien que ces deux réalités peuvent se confondre), dans certaines conditions, l'identité et les valeurs du groupe peuvent remplacer l'identité et les valeurs individuelles (Milillo 2006; Meger 2010). La violence sexuelle peut servir de moyen d'affirmer le pouvoir du groupe auquel on appartient, tout en dépouillant de leur pouvoir ceux ou celles qui en sont exclus (Milillo 2006). La violence sexuelle peut également favoriser activement la cohésion au sein d'un groupe (Forster-Towne 2011). Les activités sexuelles violentes peuvent par conséquent être initiées et maintenues sur les campus, en vue d'engendrer une identité de groupe et d'en assurer la cohésion.

Déjà, en 1985, le lien avait été fait entre la culture du viol sur les campus et ce qui est maintenant reconnu comme étant une masculinité dangereuse (Walsh 2015). La masculinité existe au sein de la structure des relations hommes-femmes, et en tant que concept, elle ne peut exister que si on la met en contraste avec la féminité (Connell 1995, 2002). Dans cette relation, la masculinité est, par définition, essentiellement supérieure et dominante en rapport avec la féminité. La masculinité hégémonique engendre un système social—le patriarcat—qui soutient et renforce les privilèges associés à la masculinité et qui sont accordés aux hommes. Sylvia Walby (1990:20) définit le patriarcat comme « un système de structures et de pratiques sociales dans lequel les hommes dominant, oppriment et exploitent les femmes. »

La recherche suggère que les idéologies sous-jacentes aux pratiques de violences dominatrices doivent être identifiées et remodelées pour que ces pratiques soient éliminées à long terme (Anderson 2004; Klaw et al 2008). Malheureusement, l'Afrique du Sud a un long historique de renforcement socioreligieux des ordres hiérarchiques et sociaux et des identités liés à la colonisation, à la race et à la sexualité, incluant les

rapports homme-femme, Le patriarcat encourage, facilite et renforce les inégalités entre sexes ; il est présent dans les sphères privée et publique, et il s'est révélé comme étant impossible à éradiquer. C'est le cas au sein de l'ensemble des cultures d'Afrique du Sud. Le juge à la Cour constitutionnelle, Albie Sachs, a bien saisi la portée universelle du projet patriarcal, lorsqu'il l'a qualifié comme étant « une des très rares institutions non raciales en Afrique du Sud » (Zalesne 2002:147). En Afrique du Sud, la prévalence de mentalités sexistes qui soutiennent le modèle patriarcal et encouragent la violence sexuelle ne saurait être sous-estimée. L'Afrique du Sud est reconnue internationalement pour son haut taux de violences sexuelles (Gqola 2015).

La culture du viol sur les campus et la religion

La religion a été démontrée comme exerçant une influence déterminante sur les formes problématiques de constructions sociales sexospécifiques et sur les idéologies de violences sexuelles prônant la domination des hommes et la soumission des femmes. Il a été démontré que, sans engagement critique, la religion tend le plus souvent à perpétuer l'inégalité entre les sexes, en fournissant une justification religieuse pour les injustices patriarcales commises. Le rôle de la religion et son impact potentiel sur la culture du viol ont été théorisés dans le contexte américain en particulier (voir, à titre d'exemple, Anderson 2004, Messina-Dyart 2015). Les textes sacrés tels que la Bible jouent un rôle clé dans l'élaboration des concepts de l'homme, de la femme et de la relation entre eux (Exum, 1995). Cela fait fortement écho aux contextes africain et sud-africain, où des théologiens féministes locaux ont identifié des modes de comportement patriarcaux sous-jacents aux idées et aux institutions religieuses (Le Roux 2014; Nadar & Potgieter 2010; Maluleke 2009; Pillay 2015). Ici, la domination masculine est vue comme « sanctifiée » et l'autorité de l'homme sur la femme est interprétée comme un ordre divin qui renforce le principe de masculinité hégémonique par lequel les hommes ont été « conçus par Dieu pour être rois de la création » (Pillay 2015:65). Un aspect clé de cette recherche est l'idée d'une complicité féminine qui soutient et renforce le modèle patriarcal (Nadar & Potgieter 2010). Par ailleurs, il est particulièrement intéressant que des théologiens africains mènent des recherches non seulement sur les constructions sociales sexistes complices, mais aussi sur des constructions sociales transformationnelles, explorant ainsi le potentiel et la capacité de la religion de transformer des aspects nocifs de la culture (incluant la culture du viol).

Malheureusement, le débat qui fait rage actuellement dans les milieux politiques autant qu'académiques au sujet de la culture du viol sur les campus tend généralement à ne pas inclure la dimension religieuse de la question. Toutefois, sur des campus tels que Stellenbosch, où plus de 93 % des 31 854 étudiants inscrits en 2017 se sont volontairement identifiés comme étant religieux, le rôle de la religion ne saurait être négligé lorsqu'on étudie les attitudes et les croyances entourant l'identité sexuelle et le pouvoir. La religion peut motiver à l'action et influencer les comportements au sein de la société, et elle peut être aussi utilisée pour engendrer l'ordre, la stabilité et la cohésion (Weber 1930, Berger 1969, Hervieu-Léger 2000). En rapport avec la culture du viol sur les campus, de telles compétences peuvent être utilisées en vue du *bien* et aussi du *mal* : la religion peut contribuer à maintenir et renforcer les conceptions sexistes nuisibles qui encouragent la culture du viol sur les campus, mais elle peut également intervenir de manière à renverser les préjugés et les comportements sexistes, et à créer une société qui est sécuritaire et égale pour les hommes comme pour les femmes. C'est la raison pour laquelle, au cours d'une future étude empirique à être menée à SU, nous chercherons à mieux comprendre quels sont les principes religieux fondamentaux qui alimentent les préjugés sexistes et favorisent la culture du viol sur les campus.

Conclusion

La culture du viol sur les campus n'est pas uniquement un problème sud-africain. Bien au contraire, la recherche menée à travers le monde confirme que ce phénomène suscite une attention croissante—qui est pourtant loin d'être suffisante. Dans le contexte de l'Afrique du Sud, une des raisons pour lesquelles la culture du viol sur les campus ne reçoit pas l'attention nécessaire est le fait que cette situation prévaut dans un pays qui est déjà largement affecté par la violence sexuelle.

Bien que plusieurs facteurs sous-jacents à la culture du viol sur les campus d'Afrique du Sud et à la culture du viol en général en Afrique du sud soient concomitants, il ne faut pas perdre de vue ce qui est unique. À titre d'exemple, il semble qu'à SU, certaines cultures malsaines de groupe qui prévalent dans les résidences universitaires sont particulièrement propices au développement de la culture du viol. Contrer la culture du viol sur les campus exigera donc qu'on comprenne et qu'on se montre attentifs aux éléments spécifiques au moyen desquels le patriarcat et les inégalités entre sexes sont intégrés et maintenus au sein de la communauté universitaire.

À propos de l'auteure

Elisabet le Roux, Ph. D., est directrice de recherche au Centre de recherche sur la religion et le développement, à l'université Stellenbosch, en Afrique du Sud. Sociologue de formation, ses travaux portent sur la foi et le développement, principalement au sein des pays de l'hémisphère sud. Poursuivant ses recherches à l'échelle mondiale pour des gouvernements et des organisations confessionnelles internationales, elle manifeste un intérêt particulier pour les enjeux entourant la religion et la violence sexuelle. Ses travaux menés à l'échelle internationale incluent l'étude des réactions des communautés de foi aux enjeux développementaux dans des contextes conflictuels, celle du patriarcat au sein des communautés confessionnelles et de la paix et des conflits interconfessionnels. On peut la joindre à l'adresse suivante : eleroux@sun.ac.za.

. . .

Questions de discussion

1. Croyez-vous qu'il y ait une culture du viol sur le campus où vous étudiez actuellement ou avez étudié dans le passé ? Pourquoi êtes-vous de cet avis ?
2. Pouvez-vous identifier certaines stratégies efficaces que votre université a mises en place ou pourrait utiliser pour contrer la violence sexuelle ?
3. Comment les Église locales présentes sur votre campus réagissent-elles à la violence sexuelle et à la violence envers les femmes en général ?
4. Comment les Églises locales présentes sur votre campus *devraient-elles* lutter contre la violence sexuelle et la violence envers les femmes en général ?

Œuvres citées

- Anderson, C. B. 2004. *Women, ideology and violence: critical theory and the construction of gender in the Book of the Covenant and the Deuteronomic law violence and ideology*. Londres : T&T Clark.
- Australian Human Rights Commission. 2017. *Change the course: national report on sexual assault and sexual harassment at Australian universities*. [En ligne].
https://www.humanrights.gov.au/sites/default/files/document/publication/AHRC_2017_ChangeTheCourse_UniversityReport.pdf
Consulté le 26 octobre 2017
- Baum, K. & Klaus, P. 2005. Violent victimization of college students, 1995–2002. National Crime Victimization Survey. [En ligne]. <http://www.ocpa-oh.org/Campus%20Safety/Violent%20Victimization%20of%20College%20Students.pdf> Consulté le 5 mai 2017.
- Berger, P.L. 1969. *The sacred canopy: Elements of a sociological theory of religion*. New York : Doubleday & Company, Inc.
- Buchwald, E. Fletcher, P. & Roth, M. 2005. *Transforming a rape culture*. États-Unis : Milkweed.
- Burt, M. R. 1980. Cultural myths and supports for rape. *Journal of Personality and Social Psychology*, 38:217–230.
- Collison, C. 2017. Queer students battle for inclusion. Dans *Mail & Guardian* du 17 mars 2017. [En ligne].
<https://mg.co.za/article/2017-03-14-queer-students-battle-for-inclusion> Consulté le 5 mai 2017.
- Connell, R.W. 1995. *Masculinities*. Cambridge : Polity Press.
- Connell, R.W. 2002. The history of masculinity, in R. Adams & D. Savran (eds.). *The masculinity studies reader*. Malden: Blackwell Publishers. 245–261
- Exum, J.C. 1995. The ethics of biblical violence against women. Dans J.W. Rogerson, M. Davies & M.D. Carroll (eds). *The Bible in ethics: the second Sheffield Colloquium*. Sheffield: Sheffield Academic Press. P. 248–271.
- Fisher, B.S., Cullen, F.T. & Turner, M.G. 2000. *The sexual victimization of college women* (NCJ 182369). Washington, DC: US Department of Justice, Office of Justice Programs.

- Forster-Towne, C. 2011. *Terrorism and sexual violence: exploring the plausibility of linking notions of terrorism and sexual violence by using the Great Lakes region as a case study*. Prétorie : Africa Institute of South Africa.
- Gqola, P. 2016. *Rape: a South African nightmare*. Le Cap : Jacana Press
- Harding, K. 2015. *Asking for it? the alarming rise of rape culture and what we can do about it*. Boston : Da Capo Press.
- Henriksen, C., Mattick, K, & Fisher, B. 2016. Mandatory bystander intervention training: is the SaVE act requirement the “right” program to reduce violence among college students? Dans. Wooten, S. C and Mitchell, R. W. (eds). *The crisis of campus sexual violence: critical perspectives on prevention and response*. Londres et New York : Routledge Press. P. 169–184.
- Hervieu-Léger, D. 2000. *Religion as a chain of memory*. S. Lee (tr.). New Jersey : Rutgers University Press.
- Karjane, H.M., Fisher, B.S. & Cullen, F.T. 2005. *Sexual assault on campus: what colleges and universities are doing about it*. Washington, DC : US Department of Justice, Office of Justice Programs.
- Klaw, E.L., Lonsway, K.A., Berg, D.R., Waldo, C.R., Kothari, C., Mazurek, C.J. & Hegeman, K.E. 2005. Challenging Rape Culture. *Women & Therapy*, 28(2): 47–63
- Koss, M. P., Gidycz, C. A., & Wisniewski, N. 1987. The scope of rape: incidence and prevalence of sexual aggression and victimization in a national sample of higher education students. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 55:162–170.
- Le Roux, E. 2014. *The role of African Christian churches in dealing with sexual violence against women: the case of the Democratic Republic of Congo, Rwanda, and Liberia*. Doctoral diss., University of Stellenbosch.
- Lonsway, K. A., & Fitzgerald, L. F. 1994. Rape myths in review. *Psychology of Women Quarterly*, 18, 133–164. doi: 10.1111/j.1471–6402.1994.tb00448.x
- Lonsway, K. A., & Fitzgerald, L. F. 1995. Attitudinal antecedents of rape myth acceptance: A theoretical and empirical reexamination. *Journal of Personality and Social Psychology*, 68:704–711.

- Maluleke, T. 2009. An African perspective on patriarchy. Dans : *The evil of patriarchy in church, society, and politics*. Une consultation organisée par Inclusive and Affirming Ministries, The University of the Western Cape and The Centre for Christian Spirituality, tenue à Mont Fleur, Stellenbosch, les 5–6 mars 2009. Le Cap : IAM. P. 31–34.
- Messina-Dysert, G. 2015. *Rape culture and spiritual violence: religion, testimony and visions of healing*. Londres : Routledge.
- Meger, S. 2010. Rape of the Congo: understanding sexual violence in the conflict in the Democratic République du Congo. *Journal of Contemporary African Studies*, 28(2):119–135.
- Milillo, D. 2006. Rape as tactic of war: social and psychological perspectives. *Affilia: Journal of Women and Social Work*, 21(2):196–205.
- Nadar, S. & Potgieter, C. 2010. Liberated through submission? the Worthy Woman's Conference as a case study of formenism. *Journal of Feminist Studies of Religion*, 26(2): 141–151
- Pillay, M. 2015. Mighty men, mighty families: a pro-family Christian movement to (re) enforce patriarchal control. Dans E.M. Conradie & M. Pillay (eds.). *Ecclesial reform and deform movements in the South African context*. Stellenbosch : SUNPRESS.
- Prieto, L.C., Norman, M.V., Phipps, S.T.A., & Chenault, E.B.S. 2016. Tackling micro-aggressions in organizations: a Broken Windows approach. *Journal of Leadership, Accountability, and Ethics*, 13(3): 36–49
- Stellenbosch University. 2016. Rector speaks on rape, 'rape culture' and campus safety. [En ligne]. <http://www.sun.ac.za/english/Lists/news/DispForm.aspx?ID=3751> Consulté : Le 5 mai 2017.
- Universities UK. 2017. *Changing the culture: report of the Universities UK Taskforce examining violence against women, harassment and hate crime affecting university students*. [En ligne]. <http://www.universitiesuk.ac.uk/policy-and-analysis/reports/Documents/2016/changing-the-culture.pdf> Consulté : Le 26 octobre 2017.
- Walby, S. 1990. *Theorizing patriarchy*. Oxford : Basil Blackwell.
- Walsh, S. 2015. Addressing sexual violence and Rape Culture: issues and interventions: targeting boys and men. *Agenda*, 29(3):

134–141

- Weber, M. 1930. *The Protestant ethic and the spirit of capitalism*. Londres : Allen & Unwin.
- Wooten, S. 2016. Heterosexist discourses: how feminist theory shaped campus sexual violence policy. Dans Wooten, S. C and Mitchell, R. W., eds., *The crisis of campus sexual violence: critical perspectives on prevention and response*. Londres et New York : Routledge Press. p33–52.
- Wooten, S. C & Mitchell, R. W. 2016. Introduction Dans S.C. Wooten & R.W. Mitchell (ed.) *The crisis of campus sexual violence: critical perspectives on prevention and response*. Londres et New York : Routledge Press. p1–12.
- Zalesne, D. 2002. *Sexual harassment law in the United States and South Africa: facilitating the transition from legal standards to social norms*. CUNY Academic Works. [En ligne].
http://academicworks.cuny.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1255&context=cl_pubs Consulté le 6 mai 2017.



Les filles au-delà d'Ipanema

La violence envers les femmes au sein des universités
brésiliennes

Par **Deborah Vieira**, Traduit de l'anglais par Richard Ouellette

'Garota de Ipanema' (La fille d'Ipanema) est l'une des chansons les plus interprétées à travers le monde. Elle représente le stéréotype du Brésil : la plage, le soleil et les bikinis. Ce que la plupart des gens ne savent pas est que cette fille d'Ipanema, Helô Pinheiro—la muse de la chanson –, n'avait que seize ou dix-sept ans lorsque Tom Jobim et Vinicius de Moraes ont composé leur chanson à l'âge de trente-cinq et quarante et un an respectivement. Dans une entrevue publiée sur le site internet portugais *Sábado* [1], Helô Pinheiro raconte qu'elle ne les connaissait que comme « les deux types qui la taquinaient chaque fois qu'elle

passait devant eux en rentrant de l'école, le plus souvent dans son uniforme. » Helô ne semble pas se rappeler de cet événement comme quelque chose de négatif, mais pour les femmes qui ont subi l'horreur du harcèlement, habituellement à un âge inférieur à celui de Helô, cette chanson peut avoir une signification différente pour elles. Une campagne menée au Brésil par Think Olga en 2015 a rassemblé les témoignages des premières expériences de harcèlement vécues par les femmes partagées dans 82 000 tweets. Une fois ces tweets analysés, il a été révélé que l'âge moyen des premiers harcèlements subis était 9,7 ans, et l'un des mots les plus fréquemment utilisés dans les récits était « école ». [2]

Au Brésil, le harcèlement sexuel accable les femmes de l'enfance à la vie adulte, et cela inclut la période durant laquelle elles fréquentent l'université. Une étude menée par *Instituto Avon* et *Data Popular* a révélé que 49 pour cent des femmes dans les universités brésiliennes avaient souffert de disqualification intellectuelle due à des préjugés sexistes, 67 pour cent des étudiantes avaient été victimes de harcèlement à l'université, 36 pour cent d'entre elles avaient choisi de ne pas participer à des activités académiques par crainte de harcèlement ou de violence, 25 pour cent des étudiantes avaient été insultées ou rejetées parce qu'elles ont refusé les avances masculines dans un contexte universitaire ou lors de soirées académiques, et finalement, 63 pour cent d'entre elles n'avaient pas réagi à ces gestes de harcèlement ou de violence.

Nous ne réagissons pas parce que nous ressentons une profonde insécurité. La plupart des universités s'efforcent de dissimuler la chose dans de tels cas. Les chances que l'accusé bénéficie de l'impunité sont directement reliées à la prospérité de l'agresseur ou au prestige de l'université ou du cours. L'un des cas les plus connus au Brésil s'est produit en 2014, lorsqu'un comité fut nommé pour enquêter sur des rapports de viol ayant eu lieu dans les universités de São Paulo. Des dix rapports formels, six d'entre eux étaient reliés à l'École de médecine de l'université de São Paulo (USP), et de tous les étudiants impliqués, un seul a été suspendu de son programme d'études—et il ne fut pas emprisonné, bien qu'il ait été accusé de viol, qui est considéré comme un crime selon le code pénal du Brésil. La suspension n'a duré qu'une année, se terminant en septembre 2016. L'auteur présumé a depuis obtenu son diplôme de médecine et en avril 2015, il a obtenu l'autorisation de pratiquer la médecine, laquelle fut accordée par le Conseil régional médical de l'État de Pernambuco[3].

Les femmes ont l'habitude de constater, lorsqu'elles rapportent un crime, que ce sont elles qui sont considérées comme ayant perdu la raison ou comme étant de méchantes femmes qui veulent ruiner la vie et la carrière de leurs agresseurs. La femme est perçue comme la véritable coupable parce qu'elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment et qu'elle portait les vêtements qu'il ne fallait pas. La faute lui revient alors entièrement plutôt qu'à son agresseur. Un sondage mené par Data Folha a révélé qu'un tiers de la population brésilienne considérait les femmes comme étant responsables du viol qu'elles ont subi[4]. Jornal GGM a publié un article rapportant que l'une des étudiantes qui a rapporté avoir été violée à l'École de médecine USP avait été intimidée et menacée par la suite sur les réseaux sociaux : « La racaille étudiant à l'École de médecine de la USP devrait être éradiquée de l'humanité... ces ordures... Ces sales prostituées devraient disparaître et aller étudier dans une discipline qui correspond davantage à leur mentalité et à leur essence.[5] » Il y a 3,5 fois plus de rapports de viol que d'arrestations. Il est fréquent que les organismes publics et les universités n'interviennent pas suite à ces rapports parce qu'ils craignent que leur réputation soit ternie, surtout dans le cas des universités privées. Il y a aussi l'appréhension que la police ne fasse rien ou que tenter quelque chose au sujet du viol commis soit encore plus dommageable pour la victime.

Par ailleurs, le nombre de regroupements féministes et de groupes de soutien envers les femmes maltraitées s'est multiplié, à la fois au sein des universités brésiliennes et à l'extérieur. Un exemple est le *Coletivo Feminista Geni* (Collectif féministe Geni) qui a pour objectif d'attirer l'attention sur les cas de viols impliquant l'École de médecine de l'USP. Plusieurs de ces collectifs sont répertoriés par le projet MAMU (Mapa de Coletivos de Mulheres, ou Répertoire des collectifs de femmes) et, malgré le fait qu'ils n'ont pas de pouvoir institutionnel, ces regroupements cherchent à dénoncer la situation et à soutenir les femmes aux prises avec cet enjeu[6]. Un sondage mené par Jornal do Campus da USP (le journal de campus de l'USP) a révélé que sur les soixante-dix-sept étudiantes interviewées, quarante d'entre elles avaient affirmé qu'elles ne sauraient pas vers qui se tourner en cas de harcèlement ou d'agression, et douze femmes avaient dit qu'elles soumettraient la chose aux collectifs féministes ou qu'elles partageraient la situation avec leurs amies. [7]

Être chrétien à une époque de violence faite aux femmes au sein des universités

La réponse chrétienne à la violence envers les femmes à l'université et à l'extérieur de ses murs est fréquemment discréditée. De nombreux chrétiens évangéliques qui se portent à la défense des droits des femmes au Brésil sont confrontés à la résistance des non-chrétiens en raison de l'opinion négative que ces derniers entretiennent au sujet des chrétiens évangéliques. Les chrétiens évangéliques sont perçus comme des gens peu instruits dont les leaders et les pasteurs contribuent au soutien financier des politiciens corrompus et profitent de la naïveté des croyants en leur promettant des bénédictions en échange de leur argent. Pour la majorité des Brésiliens et dans le milieu universitaire en général, la mention des Églises évangéliques est associée au dénigrement des homosexuels et des religions afro-brésiliennes, au blanchiment d'argent, au prosélytisme et aux projets politiques corrompus qui le plus souvent se font néfastes au détriment des femmes. L'Église évangélique n'est pas perçue comme une Église qui démontre l'amour du Christ avec puissance et candeur, ni une Église qui défend la cause des opprimés et lutte en leur faveur, comme l'a fait le pasteur Martin Luther King, Jr., qui s'est porté à la défense des droits civils des Afro-Américains aux États-Unis.

Malheureusement, les gens n'ont pas entièrement tort de penser cela. En fait, c'est ainsi que les Églises évangéliques brésiliennes se sont généralement présentées elles-mêmes. Lorsqu'on mentionne le besoin d'agir en rapport avec la violence faite aux femmes, il n'est pas inhabituel d'entendre ces croyants répondre les choses suivantes :

- « Vous n'êtes pas chrétien. Cela engendre des dissensions et des factions (Galates 5.20). Vous voulez être considérées comme supérieures aux hommes ! Vous préférez adhérer à des idéologies plutôt qu'à l'Évangile. La chose juste à faire est de prêcher l'Évangile et tout ce qui ne lui est pas rattaché concerne des enjeux du monde qui nous distraient du commandement prioritaire du Christ de prêcher l'Évangile (Matthieu 28.19–20).
- « Les femmes doivent être soumises à tous les hommes. Cela n'a rien de sexiste, c'est la volonté de Dieu. »
- « L'homme est la tête, le cerveau, pas la femme. Cela signifie que les femmes n'ont pas la même capacité rationnelle, et ainsi, il est mieux pour elles qu'elles soient dominées par les hommes. »
- « Genèse 1.26 affirme que l'homme est fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance, et non la femme, c'est pourquoi il est juste d'affirmer que les hommes et les femmes ne sont pas égaux en dignité. »

- « Si une femme est maltraitée ou harcelée, c'est parce qu'elle a, comme Ève, tenté l'homme, elle a été une pierre d'achoppement qui a causé la chute de l'homme. »

De telles affirmations favorisent la violence faite aux femmes, puisque qu'elles rabaissent leur valeur et encourage les pratiques violentes, en plus d'empêcher souvent que les victimes reçoivent l'aide dont elles ont besoin et de faire en sorte que les agresseurs ne soient jamais punis. Ce que nous voyons souvent est qu'il est plus important de protéger la réputation d'un « Adam » qui a été injustement tenté, que de prendre soin de sa victime.

Une femme chrétienne qui étudie ou travaille sur un campus universitaire va rapidement découvrir qu'elle est sur la ligne de tir. Elle s'expose comme toutes les autres à subir de tels sévices, et le plus souvent, la culpabilité engendrée par une théologie déficiente dans son entourage l'empêche de parler. De nombreux mouvements chrétiens considèrent que s'opposer à la violence envers les femmes est un enjeu du monde et ils commettent l'erreur d'associer la soumission au Christ et aux autres dans la Bible à la soumission et aux sacrifices personnels associés à l'abus dont elles ont souffert. Il arrive fréquemment que la victime soit blâmée et accusée d'être une « Ève ». La mère de l'humanité est traitée comme l'incarnation du péché et de la tentation. Ces gens disent que l'abus a eu lieu parce que la femme vit dans le péché ou qu'elle est sans « couverture spirituelle », parce qu'elle ne prie pas assez ou qu'elle a agi comme une pierre d'achoppement. Le péché de l'agresseur est perçu comme la conséquence du péché sexuel de la femme, comme si elle avait été une participante active et qu'elle avait tiré du plaisir à se faire ainsi violer ou harceler. Une telle situation accable les victimes et engendre de la culpabilité et de la honte chez elles, sans parler des reproches de la part de pasteurs et leaders—ceux qui devraient se tenir à côté des victimes pour les soutenir dans l'épreuve—ce qui finit par les convaincre qu'elles ne devraient pas chercher de l'aide ou rapporter le crime.

La violence faite aux femmes au sein des universités et la Bible

En Genèse 1.26, nous avons le récit de la création de la *race humaine* (« *adamah* » correspondant au mot « *terre* »). Les versions de la Bible les plus courantes traduisent ce mot par *homme*, le même terme employé pour décrire un être humain de sexe masculin. Certaines personnes concluent à tort ici, que seuls les hommes ont été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, ignorant le verset 27, qui présente

la division des sexes entre le masculin et le féminin, réaffirmant que les deux entités ont été créées à l'image et à la ressemblance de Dieu et que les deux jouissent par conséquent de la même dignité.

Un autre point relié à la traduction peut être noté en Genèse 2.18. Lors de la création de la femme, la version anglaise New International Version propose : « Je vais lui faire une aide semblable à lui », tandis que la traduction en portugais, *Almeida Corrigida e Atualizada* propose : « Je vais lui faire une aide compétente » (c'est une traduction libre). Dans l'hébreu, la femme est définie comme « *ezer Keneghdô* », le terme *ezer* servant de nom et non d'adjectif, et signifiant aide, assistante. Le même terme se trouve dans le mot *Ebenezer*, qui signifie littéralement « rocher d'aide » et non « rocher de l'aidant ». La relation n'en est donc pas une de subordination, d'asymétrie ou d'inégalité, mentionnée si souvent dans les Églises, mais la femme est présentée comme quelqu'un qui est donnée pour ajouter quelque chose d'essentiel, l'homme et la femme formant alors une unité intégrée. Une fois de plus, cela démontre comment la femme se trouve dans un rapport d'égalité avec l'homme et non inférieure à lui.

Au chapitre 3, Ève et Adam désobéissent à Dieu et mangent du fruit défendu. Leurs yeux se sont alors ouverts et, constatant qu'ils étaient nus, ils ont couru se couvrir au moyen de feuilles de figuiers. Ainsi, la toute première conséquence du péché fut la rupture des relations. L'homme et la femme ne se sentaient plus à l'aise l'un avec l'autre lorsque Dieu a appelé Ève, Adam et le serpent pour leur demander ce qu'ils avaient fait et pour sceller la conséquence de leur désobéissance.

Il est important de comprendre que ce qui s'est passé ensuite a tout changé, les faisant passer d'un monde où ils vivaient en parfaite communion avec Dieu, au monde déchu que nous connaissons, leur laissant de profondes cicatrices à cause de la rupture de la relation entre Dieu et les hommes, entre les humains et d'autres humains, et aussi entre l'homme et la femme. Il est dit à Ève : « Tes désirs te porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. » (Genèse 3.16). Cette phrase indique une conséquence—et non un commandement—qui caractérise le sexe féminin. (Les souffrances, la sueur et la fatigue annoncées par Dieu à Adam affecteront également les femmes, mais ce passage ne devrait jamais être utilisé pour exempter les femmes de n'importe quel type de travail. Cette conséquence selon laquelle la femme est dominée indique une hiérarchie de pouvoir et d'assujettissement dans laquelle l'un est plus important que l'autre ; pourtant, la Bible affirme ailleurs que ce n'est pas là la volonté de Dieu (Luc 9.46–48), mais plutôt la marque du péché. La compréhension

selon laquelle la femme serait un être inférieur qui peut et devrait être dominée est à la source de la violence perpétrée contre les femmes et du manque de soutien qui les empêche habituellement de parler et de lutter contre cette forme d'abus.

La mort du Christ à la croix a eu lieu pour restaurer et réconcilier ce qui avait été brisé, pour rétablir la communion entre Dieu et l'humanité, entre les êtres humains et entre les hommes et les femmes. Cette Bonne Nouvelle nous affranchit complètement des stéréotypes sexuels imposés par la société. Selon la logique du Royaume, Emmanuel, Dieu avec nous, choisit de marcher avec les femmes, de leur parler en public et de leur donner la parole (comme il l'a fait avec la femme samaritaine en Jean 4.4–42), de leur enseigner et de les équiper pour qu'elles enseignent à leur tour (Marie en Luc 10.38–42), de les guérir et les intégrer de plein droit dans la société (la femme souffrant d'une perte de sang en Luc 8.48), et il présente les femmes comme étant des modèles de foi à imiter (la veuve qui a offert le parfum en Luc 21.1–4).

La Bonne Nouvelle est si scandaleuse et contraire à nos valeurs, et c'est la raison pour laquelle Jésus a demandé à des femmes de l'annoncer en premier. Ce sont elles qui s'étaient levées très tôt pour se rendre au tombeau du Christ et qui ont été étonnées par la Bonne Nouvelle que Jésus ne se trouvait pas parmi les morts, mais qu'il était bel et bien ressuscité (Luc 24.11) ! Pierre est le seul à avoir accordé un certain crédit au témoignage des femmes, bien que les détails du texte ne nous confirment pas s'il croyait que Jésus était ressuscité ou que son corps avait simplement disparu. Les autres apôtres ont considéré les paroles des femmes comme étant insensées et ils ne les ont crues qu'après que Pierre ait affirmé qu'il avait bien vu le Christ ressuscité. La réconciliation opérée par le Christ est scandaleuse. Le dernier y devient le premier, le plus petit est considéré le plus grand, il n'y a plus de Juifs ou Grecs, d'esclaves et d'hommes libres, d'hommes et de femmes— parce que nous sommes appelés désormais à être unis en Christ (Galates 3.28) et que nous sommes égaux en dignité.

Les notions théologiques erronées qui ont été communiquées dans les Églises depuis des siècles nous aveuglent et nous empêchent de voir les péchés que nous commettons par les structures que nous mettons en place. Ces notions font de nous des complices du péché en ne prenant pas la défense des victimes de violence. La violence qui se commet dans les milieux universitaires est également profondément enracinée dans nos Église locales. Plusieurs croyants de ces Églises, qui ont grandi en apprenant à traiter les femmes comme des êtres inférieurs, se retrouvent à l'université en tant qu'étudiants ou professeurs. Comment

une Église locale qui ne reconnaît pas ses propres péchés de violence envers les femmes pourrait-elle gérer adéquatement de tels enjeux dans les milieux universitaires ? Comment avons-nous, en tant qu'étudiants de l'IFES, servi nos Églises locales en rapport avec ces questions ? Qu'avons-nous fait pour contribuer à l'expansion du Royaume de Dieu et à la réconciliation entre les hommes et les femmes à la lumière de l'enseignement du Christ ?

Les étudiants de l'ABUB comme modèles d'une voie alternative

Un sondage sur la violence envers les femmes mené durant la deuxième moitié de 2017 a permis d'interroger 127 étudiants d'ABUB (*Aliança Bíblica Universitária do Brasil*), le mouvement de l'IFES au Brésil. L'une des questions était : « Souhaitez-vous voir votre groupe local ABU faire quelque chose en rapport avec la violence faite aux femmes ? » et 96,3 pour cent des femmes ont répondu *oui*, tandis que 64,2 pour cent des hommes ont fait de même. Associé à cela, il apparaît que de nombreux étudiants universitaires fréquentant l'ABUB et provenant d'une variété de programmes, d'universités et de villes du Brésil, ne se conforment pas, par la grâce de Dieu, aux pratiques qui ont cours dans le monde. Ils ont réfléchi en profondeur à ces enjeux et ils annoncent clairement que le Christ se préoccupe des femmes et de leurs souffrances :

- Le groupe ABU de la ville de Lavras a organisé un événement, en octobre 2016, dont le thème était : « Femmes, pourquoi êtes-vous en train de pleurer ? — La violence envers les femmes : en quoi l'Église est-elle concernée ? » Ce rassemblement incluait des activités de récitation publique de poèmes, des conférences et des discussions ouvertes sur la thématique choisie. Chrétiens et non-chrétiens ont été invités à découvrir la personne et le message de libération de Jésus.
- Les groupes ABU dans les universités et les écoles tiennent habituellement des rencontres chaque semaine pour annoncer le Christ par le moyen d'études bibliques inductives. Plusieurs de ces groupes, associés à l'ABUB et formés dans différentes cités grâce au programme *Projeto Redomas* — un projet interdénominationnel visant à « attirer l'attention des gens sur les problèmes engendrés par l'oppression des femmes, qui est perçue actuellement comme normale dans les milieux confessionnels, et donner la parole à ces femmes » —, ont animé des études bibliques inductives sur les campus universitaires traitant de la vie des femmes dans Bible et des relations que Jésus entretenait avec elles.

- En juin 2017, dans la ville de Pirassununga, l'équipe régionale de l'ABUB pour les États de São Paulo et Mato Grosso do Sul a organisé un rassemblement pour hommes en vue de discuter de ce qu'est la saine masculinité à la lumière de la Bible, et les encourager à ne plus se conformer aux standards de domination et de violence véhiculés par la culture en général.
- En 2014, le groupe ABU de la ville de Pelotas a organisé le *Festival Mira!*, avec l'appui de l'université, de la mairie, et une portion du projet a été financée grâce au programme de soutien à l'évangélisation créative de l'IFES. L'un des panels a été tenu au Centre d'architecture, des arts et du cinéma, et la discussion tournait autour de la place des femmes en art et comment la création artistique peut les aider à composer avec les enjeux de la violence commise à leur endroit ; on y a discuté également de la représentation de ce qui est féminin.
- De nombreuses activités de formation au sein de groupes ABUB locaux, régionaux et nationaux, ont donné lieu à des conférences, des discussions et des ateliers sur le même sujet.
- En plus de cela, et peut-être aussi à cause de cela, de nombreux étudiants de l'ABUB ont pris l'initiative de s'impliquer dans la vie de la communauté universitaire en tant que représentants étudiants (dans ce que nous appelons les centres académiques ou centres d'information pour étudiants). Certains d'entre eux prennent également part à des manifestations organisées pour dénoncer la violence envers les femmes sur les campus et hors des murs de l'université, puisque c'est là un problème généralisé. Comme les universités font partie de la société, elles ne devraient pas être considérées comme un monde à part.

De nombreux étudiants brésiliens se préoccupent de la violence faite aux femmes, mais ils ne savent pas comment y répondre en posant des actions concrètes. Je crois que la situation est aussi la même pour les frères et sœurs dans d'autres pays. Je vous suggère d'ouvrir grands vos yeux et vos oreilles pour être attentif lorsqu'une femme souffre et verse des larmes dans nos écoles et nos universités. Je vous lance le défi d'entendre, comme Jésus l'a fait, le cri des femmes privées du droit de parole dans la société. Je vous lance le défi de réunir votre groupe local de l'IFES pour vous mettre à l'écoute des femmes qui le composent et entendre leur douleur, puis de prier à ce sujet et de réfléchir ensemble à des moyens par lesquels transformer nos écoles et universités en y prêchant la réconciliation au moyen de l'amour dont nous avons été les objets de la part du Christ.

« Ouvre la bouche pour défendre ceux qui ne peuvent parler, pour défendre les droits de tous ceux qui sont délaissés. » (Proverbes 31.8)

. . .

À lire aussi dans le cinquième numéro de Parole et Monde :

1. Qu'est-ce que la culture du viol sur le campus ? / Elisaber le Roux
2. L'affaire de tout le monde / Kendall Cox
3. La violence masculine envers les femmes sur les campus / Jamila Koshy

. . .

À propos de l'auteure

Deborah Vieira est membre de l'ABUB, le mouvement de l'IFES au Brésil. Elle a étudié le portugais et la littérature à l'Université fédérale de Pelotas (UFPel) et elle poursuit actuellement des études supérieures en littérature à l'Université fédérale de Juiz de Fora (UFJF). Elle a participé à un programme d'échange entre l'ABUB du Brésil et le NKSS de Norvège. Elle a également étudié au Hald International Center. On peut la joindre à l'adresse suivante : ddeborahvieira@gmail.com.

. . .

Questions de discussion

Certains sujets peuvent se révéler difficiles à aborder lorsque les hommes et les femmes sont réunis dans un même lieu. Beaucoup de femmes ont l'habitude qu'on leur impose le silence, c'est pourquoi il est important de les encourager à parler sans crainte. Mais de nombreuses femmes ayant subi du harcèlement, de la violence et de la maltraitance peuvent avoir des hésitations à s'ouvrir dans des contextes de groupe. Il est donc important de faire preuve de sensibilité lorsque ce sujet sera abordé. Informez le groupe à l'avance du thème de la discussion et soyez compréhensif si certaines femmes choisissent de ne pas participer à la rencontre ou à la discussion. Lorsqu'une femme choisit de s'ouvrir au groupe, assurez-vous que ce qui est partagé demeure confidentiel, et n'oubliez surtout pas de la serrer dans vos bras, de lui offrir votre soutien et de prier pour elle.

Lisez l'article : « Les filles au-delà d'Ipanema », de même que les passages bibliques suivants :

- Genèse 1.1–17
- Luc 19.1–11
- Galates 3.28

1. Comment Jésus traitait-il ces femmes ? Que révèle une telle manière de se comporter ? Veuillez vous inspirer des passages bibliques que vous venez de lire pour formuler votre réponse.
2. Même dans les pays où elles jouissent d'une certaine égalité, les femmes se trouvent souvent confrontées à des défis et de la violence, y compris dans les milieux universitaires. Comment les femmes sont-elles perçues dans votre pays ? Pensez à vos collègues féminines, aux professeures et aux employées à votre université. Comment sont-elles traitées ? Comment leur impose-t-on le silence ?
3. En tant qu'homme, comment traitez-vous les femmes qui vous entourent dans votre contexte universitaire ? Quel est votre témoignage dans ce domaine ? Comment réagissez-vous lorsqu'un ami, un collègue ou un professeur se comporte d'une manière qui fait violence aux femmes ? Avez-vous eu tendance jusqu'ici à être complice d'un tel comportement ?
4. Dans un sondage effectué auprès des étudiants de l'ABUB au sujet de la violence faite aux femmes au sein des universités, nous avons découvert que, parmi les femmes qui ont répondu au sondage et qui avaient subi une forme de harcèlement ou de violence à l'université ou dans un contexte qui y était rattaché, 25,3 pour cent d'entre elles avaient trouvé refuge et réconfort auprès de leur groupe ABUB local.[8] Votre groupe local est-il à l'écoute des besoins de ses membres de sexe féminin ? Selon vous, comment les femmes opprimées à l'université perçoivent-elles votre groupe local ? Le voient-elles comme un milieu où trouver du soutien ? Ou le voient-elles comme un lieu où elles sont perçues comme étant coupables et complices de ce qui s'est produit ?
5. Comment pouvons-nous ouvrir les yeux des membres de nos groupes locaux par rapport à ces enjeux, de manière à les rendre plus accueillants ?
6. Comment les femmes sont-elles perçues dans la théologie véhiculée à votre Église locale ? Sont-elles traitées comme des

êtres inférieurs ?

7. Comment les femmes sont-elles perçues par votre groupe local de l'IFES ? Cette perception est-elle différente de celle qui prévaut dans votre Église locale ? Comment votre groupe peut-il apporter une contribution à l'Église locale dans ce domaine ? Comment votre Église locale peut-elle contribuer positivement face à de tels enjeux au sein de votre groupe local ?
8. À votre avis, comment le Christ s'y prendrait-il pour accueillir ces femmes qui souffrent aujourd'hui ? Son approche serait-elle différente de la manière dont la société compose avec la violence commise envers les femmes ?
9. Y a-t-il des hommes dans votre groupe qui ressentent le besoin de demander pardon à des femmes pour quelque chose ?

. . .

Autres références

- Biblia Hebraica Stuttgartensia
- Bible in portugais, anglais et espagnol—New International Version
- Sganzerla, Taisa. “Victims Reveal Culture of Rape and Silence at Brazil’s Top University.” *Global Voices*, consulté le 24 novembre 2014. <https://globalvoices.org/2014/11/24/victims-reveal-culture-of-rape-and-silence-at-brazils-top-university/>.
- “Pesquisa inédita Instituto Avon/Data Popular revela que 42% das estudantes sentem medo de sofrer algum tipo de violência no ambiente universitário.” (Un nouveau sondage effectué par Instituto Avon/Data Popular démontre que 43 pour cent des étudiantes ont peur d’être victimes de violence au sein de leur université, disponible en portugais) São Paulo : Instituto Avon/Data Popular, décembre 2015. <http://www.avon.com.br/app/images/dashboard/instituto-avon-site/release-pesquisa-violencia-contra-a-mulher.pdf>.
- “Violência contra a mulher no ambiente universitário.” (« Violence envers les femmes dans les contextes universitaires », disponible en portugais) São Paulo : Instituto Avon/Data Popular, 2015. http://www.ouvidoria.ufscar.br/arquivos/PesquisaInstitutoAvon_V9_FINAL_Bx20151.pdf.

. . .

Notes de bas de page

[1] Dulce Garcia, “Com Tom Jobim foi tudo platónico’ diz a Garota de Ipanema,” (“Tout était platonique avec Tom Jobim”, disponible en portugais) *Sábado*, 1er mars 2015, <http://www.sabado.pt/vida/pessoas/detalhe/com-tom--jobim-foi-tudo-platonico>.

[2] “Hashtag Transformação: 82 mil tweets sobre o #PrimeiroAssedio,” (disponible en portugais) Think Olga, 2015, <http://thinkolga.com/2015/10/26/hashtag-transformacao-82-mil-tweets-sobre-o-primeiroassedio/>.

[3] Daniel Mello, “Ex-aluno da USP acusado de estupro obtém registro de médico em Pernambuco,” Agência Brasil, 2 juin 2017 <http://agenciabrasil.ebc.com.br/geral/noticia/2017-06/ex-aluno-da-usp-acusado-de-estupro-obtem-registro-de-medico-em-pernambuco>.

[4] Fernanda Mena, “Um terço dos brasileiros culpa mulheres por estupros sofridos,”

(disponible en portugais) *Folha de S. Paulo*, consulté le 21 septembre 2016,

<http://m.folha.uol.com.br/amp/cotidiano/2016/09/1815301-um-terco-dos-brasileiros-culpa-mulheres-por-estupros-sofridos.shtml>.

[5] Luis Nassif, “Medicina da USP registra 8 casos de estupro e 2 contra homossexuais, aponta MPE,” Jornal GGN, 12 novembre 2014, <https://jornalgnn.com.br/noticia/medicina-da-usp-registra-8-casos-de-estupro-e-2-contr-homossexuais-aponta-mpe%20>.

[6] Mapa de coletivos de mulheres (MAMU) (disponible en portugais), consulté le 6 février 2018, <http://www.mamu.net.br/>

[7] Bianka Vieira and Luiza Missi, “Dois anos após CPI, casos de estupro não têm punição,” (disponible en portugais) *Jornal do Campus*, 19 novembre 2016, <http://www.jornaldocampus.usp.br/index.php/2016/11/dois-anos-apos-cpi-casos-de-estupro-nao-tem-punicao/>.

[8] Vieira, “Abuenses e a violência contra a mulher.” https://drive.google.com/file/d/1VbFpQ5OX_xYH5gd4ZoMQrBvm-R3sQP8/view?usp=sharing

Les citations suivies du BDS sont tirées de la Bible du Semeur, Copyright © 1992, 1999 par Biblica, Inc.®. Reproduit avec aimable autorisation. Tous droits réservés dans le monde entier.



L'affaire de tout le monde

L'agression sexuelle sur les campus et la grâce à bon marché

Kendall Cox, Traduit de l'anglais par Richard Ouellette

La sexualité n'est pas et ne peut être un enjeu strictement individuel et elle ne devrait pas être une question à caractère privé dans le couple. La sexualité, comme toute autre capacité essentielle, précieuse et volatile, est l'affaire de tous.

– Wendell Berry, “Sex, Economy, Freedom, and Community”[1]

Dans *On Photography*, Susan Sontag rapporte ce qu'elle a ressenti en voyant des images des camps de concentration pour la première fois. Elle n'avait alors que douze ans. Plus tard, elle a commenté son

expérience ainsi : « Je n'ai jamais rien vu d'autre—en photo ou dans la vraie vie—qui m'ait meurtrie aussi durement, profondément, instantanément. » En réalité, il me semble approprié de diviser ma vie en deux segments, avant que je voie ces photographies et après. »[2] Sontag qualifie son expérience d' « épiphanie négative ». Être témoin de la violence sexuelle dépeinte pour la première fois a eu le même effet sur moi. Ma vie peut être divisée en deux segments : avant que je sois témoin d'une scène de viol et après. J'avais seize ans lorsque j'ai vu le film *A Time to Kill* au cinéma avec mon copain de l'époque. Le film décrit l'injustice raciale et sexuelle brutale qui prévaut dans le Sud des États-Unis. Mon ami est allé acheter du popcorn et je suis restée seule à assister à cette scène angoissante. Je me suis mise à trembler. J'avais la nausée. J'étais ravie lorsque le père de la jeune fille a abattu son violeur. Après, mon copain m'a raccompagné à la voiture et il a mentionné que sa mère avait été violée lorsqu'elle était jeune, un peu comme pour me dire : les gens survivent à un tel événement, tu sais. Cela n'a pas aidé. Ce fut une épiphanie négative qui a redéfini complètement ma manière de voir le monde. Il m'a fallu de nombreuses années avant de comprendre la prévalence et les dynamiques culturelles insidieuses à la base de la violence sexuelle et j'ai réalisé combien j'étais reconnaissante de n'avoir été exposée à un tel événement qu'au cinéma plutôt que d'en avoir fait moi-même l'expérience.

« Vous savez que les cours ont repris lorsque les e-mails d'agression sexuelle se mettent à circuler sur le campus. #mafillenefréquenterapasl'université. » Ce fut là la mise à jour de mon statut après la première semaine du trimestre de l'automne 2016. Une amie m'a répondu : « sans doute ton hashtag devrait-il être : #Monfilsnefréquenterapasl'université. » L'année qui a suivi fut une période incroyable de prise de conscience à travers les États-Unis, avec des memes tels que #MeToo et #TimesUp apparaissant un peu partout dans les médias. Il est bien connu que la violence sexuelle—et d'une manière plus générale, la violence inspirée par les préjugés sexuels—constitue un problème aux proportions horribles. L'Organisation mondiale de la santé rapporte que plus d'un tiers des femmes dans le monde ont fait l'expérience de la violence physique ou sexuelle de la part d'un partenaire sexuel, ou de violence sexuelle de la part d'un non-partenaire ; et près de 40 % des meurtres de femmes sont commis par un partenaire sexuel masculin.[3] Nous voyons l'université comme un lieu privilégié, offrant un répit par rapport à de tristes réalités comme cela. La petite université pittoresque où j'ai fait mes études était une communauté à l'accès intentionnellement restreint et les étrangers étaient tenus loin de ses pelouses verdoyantes et si bien entretenues. Je

suppose que cela procurait à mes parents une certaine consolation lorsqu'ils y déposaient leur fille unique. Mais lorsque j'ai participé, avec quelques amis, à ma première « soirée à la plage » sur le campus, organisée par ma fraternité, mon père plaisantait à moitié lorsqu'il m'a dit : « Procure-toi un pistolet taser et je te conseille de viser bas. »

Je suis maintenant professeure. Comme premier devoir dans mes cours d'éthique appliquée, j'invite les étudiants à examiner leur propre comportement. Je leur demande de choisir une situation dans laquelle ils se retrouvent au quotidien et d'identifier les différentes catégories morales en jeu dans leur manière de réfléchir. Les actions parlent : elles communiquent un message ou un texte. Et si tel est le cas, il est alors possible de lire ce message, de l'interpréter, de le questionner. Une chose qui caractérise nos actions est qu'elles tendent à suivre un certain schéma. Et c'est justement ces schémas, les répétitions, qui sont éloquentes. Lorsque l'on apprend à faire l'exégèse d'un texte, cet élément est très important : il faut prêter attention aux répétitions, car elles indiquent ce qui compte vraiment dans le récit.

Ainsi, voici un schéma qui est évocateur. Les femmes des États-Unis sont particulièrement vulnérables à la violence sexuelle durant leurs études universitaires et peu de temps après. Au début du premier trimestre de mon programme de baccalauréat, j'ai assisté à un exposé parascolaire terrifiant qui m'a ouvert les yeux à ce sujet. Jusqu'à cet événement, je n'avais aucune idée du caractère généralisé du phénomène. Bien que les statistiques tendent à varier quelque peu, un ensemble d'études suggèrent qu'entre l'âge de 18 et 25 ans, 1 femme sur 4 sera « agressée sexuellement » (l'expression est définie de manière à inclure la plupart des formes de « contact sexuel non désiré »), et 1 femme sur 10 sera violée, plus de la moitié de ces femmes le seront par intoxication ou incapacité. [4] Après avoir découvert ces données, je me suis mise à arpenter les trottoirs du campus en comptant les femmes que je croisais, 1, 2, 3, 4. J'ai commencé également à observer les étudiants masculins de mon entourage, ne sachant pas trop comment les compter. Lors de soirées, je ne buvais que de l'eau que je m'étais servie moi-même.

J'étais réticente à suivre les activités de sensibilisation #MoiAussi sur les réseaux sociaux l'année dernière pour la même raison que plusieurs autres femmes : par respect pour celles qui avaient enduré les violations les plus extrêmes de leur corps et de leur personne. Bien que le continuum qui sépare le harcèlement de la violence implique l'identification de certains degrés, du point de vue logique, dans mon expérience, il y a surtout une différence qualitative marquante lorsqu'il

est question de l'impact de cette maltraitance sur les victimes. Pour un grand nombre de mes amies ayant été agressées sexuellement, l'événement continue d'avoir un effet fondamentalement destructeur sur leur sexualité et sur leur conscience de soi.

Bien sûr, il y a #MoiAussi. Et s'il n'y a pas eu d'agressions directes dans la vie des autres femmes, c'est peut-être simplement parce qu'il y a eu beaucoup d'incidents évités de justesse. Durant mes quatre années d'études de baccalauréat, j'ai été traquée, poursuivie, empoignée et tripotée, menacée et assujettie à toutes sortes de commentaires déplacés ou agressifs. C'était tellement fréquent que j'ai oublié la plupart des incidents. Un camarade de classe et ami a laissé des messages terrifiants sur ma messagerie après qu'il ait appris que je fréquentais quelqu'un. Lorsque j'ai étudié à l'étranger, il m'a fallu m'enfuir pour échapper à un homme qui me suivait jusqu'en classe avec un couteau derrière son dos. Durant mes études supérieures, un étranger perturbé a tenté de me tirer hors de ma voiture lorsqu'il était tard, après que je me sois garée devant mon appartement, une nuit. Je n'avais pas de téléphone cellulaire sur moi. Je suis repartie à vive allure et j'ai erré en ville durant un bon moment, espérant que l'homme aurait disparu à mon retour. Cette même année, j'ai aperçu trois hommes tentant de pénétrer dans mon appartement alors que je rentrais chez moi, un soir, avec mes sacs d'épicerie. Ils ont quitté les lieux avant l'arrivée de la police. En tant que calviniste convaincue, j'ai grandi en refusant de croire à la chance ou à la bonne fortune, mais cela n'a rien d'accessoire qu'aucun de ces événements se soient soldés par un dénouement funeste. Précisément à cause de cela, ces expériences sont en soi une sorte de fardeau psychologique pour moi. Lorsque j'étais plus jeune, je ne pense pas avoir passé une semaine sans me trouver dans une situation où je me suis demandée, comme un auteur l'a formulé si clairement : « ceci est-il mon viol ? » Le jour de mon 26^e anniversaire, je me rappelle distinctement m'être sentie soulagée du fait que j'avais franchi le seuil imaginaire vers la catégorie des femmes « moins susceptibles d'être agressées sexuellement ».

Durant mes études à l'université de Virginie, plusieurs événements marquants ont amené la violence sexuelle et le problème plus large de la violence envers les femmes à l'avant-scène : d'abord l'enlèvement et le meurtre de l'étudiante de Virginia Tech, Morgan Harrington, alors qu'elle se trouvait à l'UVA pour un concert (2009) ; aussi, le meurtre brutal de l'étudiante de quatrième année et athlète de l'UVA, Yardley Love, par son petit ami (2010) ; puis, l'enlèvement et le meurtre de l'étudiante de 18 ans de l'UVA, Hannah Graham (2014) ; et finalement l'article rétracté du *Rolling Stone* au sujet d'une agression sexuelle

présumée lors d'une fraternité de l'UVA (2014). La pièce de théâtre désormais notoire "A Rape on Campus" (Un viol sur le campus) avait comme objectif d'attirer l'attention sur le nombre effarant de cas mal gérés d'agressions sexuelles dans les universités à travers les États-Unis et sur les raisons systémiques portant les victimes à choisir souvent de ne pas rapporter l'abus et de ne pas porter plainte.[5] Le refus systématique des autorités de prendre ces rapports au sérieux ou de relier les points entre ces cas a eu pour résultat une répétition évitable des offenses par l'auteur des méfaits. (Jesse Matthews, à titre d'exemple, a été accusé d'un viol perpétré à la Liberty University et il était présumé être l'auteur d'autres incidents avant qu'il décide d'enlever et de tuer Harrington et Graham[6])

Ces tragédies médiatisées ne reflètent toutefois pas vraiment les incidents plus courants de violence sexuelle et de violence à l'endroit d'un partenaire intime commises sur les campus universitaires actuellement. En 2012, l'UVA a procédé à l'évaluation des écoles où l'on fête le plus à travers le pays ("top partying school." [7]) Les chercheurs ont identifié systématiquement deux facteurs de risque principaux de victimisation sur les campus : 1) la consommation d'alcool et 2) une culture encourageant les gens à se rencontrer fortuitement pour des relations sexuelles occasionnelles et sans engagement. Cette combinaison de facteurs peut mener à plusieurs scénarios ambigus comme celui rapporté dans l'article du *Washington Post*, « He said it was consensual. She said she blacked out. UVA had to decide: Was it assault? » [8] (*Il a dit que c'était consensuel. Elle a affirmé avoir perdu conscience. L'UVA devait trancher. Était-ce une agression ?*). Cette histoire révèle la difficulté de s'appuyer sur le concept « oui veut dire oui » dans les cas de promiscuité résultant d'une intoxication. Voici le commentaire de l'étudiante : « Je pense tout simplement que j'étais si bourrée et incohérente que, vous savez, il n'y avait absolument aucune possibilité de conclure que j'avais donné le feu vert. » En effet, pour ce qui est du « consentement clair », il ne peut être donné dans les cas où la personne est « incapable » de le faire, incluant les situations où elle est « complètement bourrée ». En d'autres mots, il vaut mieux ne pas s'enivrer et avoir une relation sexuelle (même si l'autre personne est techniquement consciente et se comporte de manière agréable). C'est là une excellente règle à suivre dans la vie. Mais dans l'état de stupeur qui caractérise une rencontre fortuite arrosée d'alcool, comment la ou les deux personnes peuvent-elles avoir la capacité de déterminer si oui ou non il y a eu consentement dans de telles circonstances ?

Il mérite d'être répété que la violence sexuelle n'est pas un problème qui concerne uniquement les femmes. Les hommes en sont également

victimes à un niveau de plus en plus alarmant. Environ 1 garçon sur six est agressé avant l'âge de 18 ans et les étudiants fréquentant le collège ou l'université rapportent des agressions sexuelles (principalement par d'autres hommes) selon un ratio d'environ 1 sur 16 individus. [9] De plus en plus d'étudiants rapportent également avoir été agressés par des étudiantes. Après la parution de l'article de *Rolling Stone*, un professeur de l'UVA a fait parvenir une réponse minimisant les dimensions masculines ou féminines dans l'abus sexuel, et dénonçant plutôt les problèmes plus larges de la cupidité et de l'exploitation. Deux autres professeurs de l'UVA ont coécrit "Sex and Danger at UVA," condamnant l'université pour avoir mis un terme aux « conventions et arrangements institutionnels qui depuis des générations avaient permis aux deux sexes de cohabiter d'une manière plus ou moins ordonnée et encadrée » et pour avoir imposé aux étudiants des « dortoirs bordels » dans lesquels il se pratique une forme de sexualité débridée et cachée. Jennifer Beste, auteure de *College Hookup Culture and Christian Ethics*, souligne également « les facteurs culturels complexes qui contribuent à cette prolifération d'agressions sexuelles. » [10] Il est vrai que nous sommes tous socialisés aujourd'hui dans une culture caractérisée par l'objectivation généralisée et l'opportunisme sexuel. Aussi, un élément déterminant du péché a toujours été la manipulation et l'exploitation du corps humain. Ainsi, l'incidence élevée de contacts sexuels non désirés est liée directement à un ensemble de dynamiques qui transcendent le sexe et l'identité sexuelle. Et lorsqu'il est question de prédation, il serait dangereux de nier la corrélation tenace entre la masculinité et le comportement du mâle. Le groupe de défense Know Your IX, à titre d'exemple, rapporte que 99 % des violeurs sont des hommes, 90 % des victimes sont des femmes, et 95 % des auteurs de violence sexuelle contre les hommes sont des hommes. La violence sexuelle affecte les femmes et les enfants d'une manière disproportionnée, et les jeunes personnes des deux sexes sont toujours exposés à un risque élevé d'incidence.

Aussi, comment fait-on pour faire le décompte des auteurs de tels méfaits ? Les recherches suggèrent qu'au moins 1 étudiant universitaire sur 12 est un violeur, la proportion étant la même pour le public en général. Par ailleurs, dans une étude, environ 15 % des étudiants ont rapporté avoir intentionnellement fait usage de l'alcool dans le but d'exploiter sexuellement les femmes et 35 % d'entre eux ont affirmé que cela était socialement acceptable pour leurs amis. [11] D'autres études démontrent que les jeunes hommes membres d'une fraternité sont de trois à dix fois plus susceptibles de commettre une agression sexuelle. [12] C'est là l'une des raisons pour lesquelles les fraternités font actuellement l'objet d'une attention spéciale pour ce qui touche la

sécurité des femmes sur les campus universitaires. Cela ne devrait pas nous surprendre, puisque ces endroits peuvent se révéler des lieux où certains facteurs congruents sont définis comme favorisant une sous-culture « propice au viol ». Le risque augmenté de comportement sexuellement violent au sein d'un groupe a depuis longtemps été lié à des éléments tels que l'hyper-masculinité, la domination et les droits des hommes, les attitudes misogynes, l'objectivation sexuelle et la pornographie, sans compter l'absence de répercussions institutionnelles au sein des universités pour les auteurs présumés d'abus. Ces éléments comptent parmi les dimensions de la vie sur le campus—et il en va de même dans la culture en général—qui méritent d'être examinées et changées d'une manière pressante si nous voulons contrer les agressions sexuelles. Il nous faut réfléchir davantage en termes de formation à la sexualité, surtout en rapport avec l'érotisation de la violence.

Beaucoup est fait actuellement par les universités, les étudiants et les autorités locales pour lutter contre la violence sexuelle sur les campus. L'UVA, à titre d'exemple, soutient de nombreuses initiatives dans ce sens, incluant Take Back the Night, Not on Our Grounds, Greendot, Its On Us, OneLess, One in Four, SARA, et ainsi de suite. Les programmes les plus prometteurs impliquent la formation des témoins en vue de leur apprendre comment intervenir selon les situations. [13] La méthode vise à enseigner aux participants à reconnaître l'agression sexuelle et la revendication des droits dans les contextes publics et à intervenir de manière non coercitive en vue de la diffuser. L'agression est habituellement précédée de comportements inappropriés et d'agressions mineures que les passants ou témoins observent mais tendent à ignorer en se disant que cela ne les concerne pas. À titre d'exemple, avant que Jesse Matthews ne croise la route de Hannah Graham, des témoins ont rapporté l'avoir vu harceler ouvertement d'autres femmes dans des bars, et plus tard, Graham aurait affirmé qu'elle ne voulait pas entrer dans la voiture avec lui, mais personne n'est intervenu pour la défendre. [14] Que se serait-il passé cette nuit-là si tous les témoins s'étaient dits intérieurement : « Ceci est l'affaire de tout le monde » ? La formation des témoins n'est pas seulement efficace pour protéger les victimes potentielles le moment venu, mais elle souligne également l'une des façons par lesquelles les gens qui adoptent des tels comportements peuvent être socialisés hors d'un groupe : les autres les empêchent ainsi d'agir fois après fois après fois.

Y a-t-il toutefois une réponse chrétienne particulièrement appropriée qui pourraient nous aider dans de tels efforts ? L'une des choses les plus importantes à affirmer ici est que tous les concepts ne sont pas

également éclairants selon les cas. Il y a plusieurs manières pour les chrétiens d'empirer les choses, précisément en ayant recours à des principes théologiques, bibliques ou moraux parfaitement sensés dans d'autres situations—le plus notoire d'entre eux étant le pardon, mais aussi en demandant à la victime de faire preuve de miséricorde, de ténacité, de tolérance, d'amour, d'imiter les souffrances du Christ, et ainsi de suite. Tous ces termes ont été employés directement et indirectement pour contraindre des personnes, et plus particulièrement des femmes, à demeurer dans des relations violentes, pour imposer le silence aux victimes ou les renvoyer, et pour camoufler les injustices systémiques. Aussi, évoquer des normes telles que la modestie, la pureté, la chasteté ou la sobriété peut causer plus de tort au lieu d'aider. La question mérite d'être soigneusement examinée en vue de fournir une réponse théologique qui soit adéquate. Je vais proposer une série d'observations quant à la manière dont les chrétiens pourraient être plus conscients de leur réaction devant les crises suscitées par l'agression sexuelle.

Lorsque nous sommes confrontés à la douleur de quelqu'un, notre réaction spontanée devrait être de « pleurer avec ceux et celles qui pleurent » (Romains 12–15) et ne pas poser de questions ou des jugements de valeur. Mon professeur d'Ancien Testament au séminaire avait coutume d'affirmer que lorsque la réalité ne correspond pas à la vérité de Dieu, « nous ne pouvons retrouver le chemin vers le Royaume de Dieu qu'à travers nos larmes et nos lamentations. » D'après mon expérience se limitant à l'Amérique du Nord, les chrétiens hésitent énormément à entrer dans le travail du deuil et des lamentations, même si l'Écriture nous fournit une base solide pour agir ainsi (par exemple, dans le livre des Lamentations et dans les Psaumes de lamentation). Ce qui est négatif sous quelque forme que ce soit tend à être refoulé ou rejeté, sur le plan ecclésial autant que social. Ceci est particulièrement le cas pour les femmes, chez qui la colère même la plus juste est perçue généralement comme étant non attrayante et non féminine.

L'une des choses les plus spirituellement édifiantes que je me rappelle avoir lues à l'université est la suivante : « J'é mets l'hypothèse selon laquelle les chrétiens sont passés très près de tuer l'amour, justement parce que la colère a été définie par eux comme étant un péché mortel. La colère n'est pas le contraire de l'amour. Elle devrait être perçue comme un sentiment qui nous avertit que tout ne fonctionne pas bien dans notre relation avec les autres personnes ou groupes, ou avec le monde qui nous entoure. La colère est un mode de connexion avec les autres et elle est toujours une façon vivifiante de nous préoccuper du

sort d'autrui. »[15] Puisque la colère est une forme d'amour, il nous faut apprendre à l'exprimer collectivement et à nous lamenter pour les conditions qui ont suscité son émergence. Ceci est un complément important à la confession. Certaines traditions ecclésiales sont parvenues à insérer cet élément dans leur liturgie, mais plusieurs autres n'y parviennent pas. Se lamenter ensemble, porter les fardeaux les uns des autres, ce sont là des pratiques anciennes que l'Église a reçu l'ordre de cultiver. Elles diminuent le sentiment d'aliénation, forgent la solidarité, engendrent la volonté politique et nous rendent capables de mieux aimer ceux qui sont nos prochains.

Les lamentations nous aident aussi à percevoir le jugement de Dieu d'une nouvelle manière. J'ai grandi au sein d'une dénomination qui ne parlait du jugement de Dieu que comme une chose terrible à craindre pour le pécheur à titre individuel. Lorsque j'ai commencé à lire les Écritures et des ouvrages de théologie par intérêt personnel, j'ai été étonnée de trouver un peu partout dans les Écritures hébraïques le terme « jugement » décrit comme un baume pour celui qui est découragé et opprimé. Tout dépend de quel côté vous vous trouvez, en réalité. Le jugement de Dieu est également une manifestation de la grâce de Dieu et sa bénédiction sur ceux qui ont le cœur brisé. Il signifie : Dieu voit. Pour plusieurs d'entre nous, ceci est la source d'un énorme soulagement.

Une autre raison pour accorder de la place aux lamentations est le fait que certains chrétiens peuvent être portés à proposer de pardonner trop prématurément, pardon étant souvent le terme le plus contreproductif à proposer dans les cas de violence physique. Nous pouvons faire preuve d'une compréhension dangereusement superficielle de ce que le pardon exige et comment il devrait être accordé dans la vie de foi. Recommander le pardon—ou la miséricorde, ou la grâce—au mauvais moment peut causer encore plus d'injustice à celui ou celle qui ont été blessés. Il est injustifiable selon les Écritures d'omettre de dire la vérité et de ne pas accorder de place aux lamentations à cause d'une volonté à bon marché et mal fondée de passer l'éponge. Le pardon peut, lorsqu'on observe la chose attentivement, fonctionner comme un blanchiment de réactions humaines profondément problématiques devant la douleur d'autrui. Chercher à mettre le blâme sur la victime et à nier la réalité sont deux attitudes caractéristiques de la grâce à bon marché.

Il est tentant de vouloir gérer les émotions de la personne vulnérable qui se trouve devant nous, d'insister sur « la paix lorsqu'il n'y a pas de paix possible » pour de prétendues raisons pieuses, lorsque la réalité est

que nous trouvons simplement la situation inconfortable ou incommode. Cela peut facilement devenir une façon de chercher rétroactivement un bouc-émissaire. Les victimes méritent leur souffrance après le fait lorsqu'elles sont incapables de la porter en silence. Se sentir ainsi incapables de pardonner leur donne le sentiment qu'elles méritent de souffrir. Cela engendre un cercle vicieux qui ne laisse plus de place nécessaire pour que le mal qui a été commis soit pris en compte et dénoncé. La perversité de ce modèle de comportement est évidente, mais ce dernier est pourtant très répandu. Dans les cas de violence sexuelle, cela rend ceux qui prennent cette tangente entièrement complices de toute offense que l'auteur du viol et sa victime pourraient commettre.

Cela me rappelle l'histoire troublante tirée du chapitre 35 du roman, *Les frères Karamazov*, dans laquelle un vieil homme riche lâche capricieusement ses chiens sur un pauvre jeune homme et ils le mettent en pièces devant sa mère. Dans un sens, la conclusion impie d'Ivan est juste : les autres n'ont aucun droit de pardonner à quelqu'un *au nom de* celui qui a été torturé. Parfois, il nous est donné la possibilité de pardonner ; d'autre fois, non, et nous devons nous abstenir de céder à l'envie injuste de faire plus que ce qui est en notre pouvoir. Dans ce cas, notre réponse après avoir entendu des « histoires d'horreur » tirées de la vraie vie, pour paraphraser Phyllis Tribble, ne peut qu'être celle d'Alyosha : « Je veux souffrir aussi. »

Il est estimé que les victimes racontent ce qui leur est arrivé à neuf personnes avant que quelqu'un les croie. Une étude démontre que 94 % des victimes font l'expérience d'une « reconnaissance des faits sans aucun soutien » de la part des autres et que 78 % d'entre elles sont « activement rejetées ». [16] Pourquoi ne les croyons-nous pas ? Le déni est un phénomène psychologique compliqué, mais aussi fondamentalement injuste. L'agression sexuelle est, en réalité, le crime le moins rapporté, et il est faussement rapporté à un niveau relativement bas (environ 2-6%). [17] Cela me rappelle la description de l'amour par Paul, en 1 Corinthiens 13.7 : « Il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. » Qu'est-ce que cela signifie, au juste, que l'amour croit tout ? L'incrédulité est-elle, dans un sens, le contraire de l'amour ? Nous ne devrions pas nous préoccuper que la réalité soit voilée à nos yeux au point où notre réaction spontanée ne sera pas de simplement écouter et croire ce qui nous est révélé. La voie de la croix qui convient le mieux dans de telles circonstances est d'accepter le lourd fardeau de partager les souffrances de la victime.

. . .

À propos de l'auteure

Kendall Cox a obtenu un doctorat en Études religieuses de l'université de Virginie, où elle sert actuellement en tant que professeure en Études religieuses et philosophie. Son mémoire, *Prodigal Christ*, traite de l'interprétation de la parabole du fils prodigue (Luc 15.11–32) d'après les théologies de Julienne de Norwich et de Karl Barth. Elle a servi en tant que théologienne en résidence à la First Presbyterian Church, de Charlottesville, en Virginie et elle fait partie du comité d'anciens de la PC(USA). Kendall possède également un baccalauréat en religion et art de studio, de la Wake Forest University, et elle a obtenu un MDiv de Regent College, une université de la Colombie-Britannique, au Canada. On peut la joindre à l'adresse suivante : kendallcox@virginia.edu.

. . .

Questions de discussion

Lire et mal interpréter la Bible

1. Dans votre expérience, quels sont les passages des Écritures et les enseignements de l'Église qui ont été mal interprétés de manière à minimiser ou encourager la violence sexuelle et la violence envers les femmes et les enfants ? Certains exemples pourraient inclure 1 Corinthiens 7.1–7, Éphésiens 5, 21–33 et Genèse 3.16.
2. Pensez-vous que de telles interprétations peuvent être corrigées grâce à des lectures plus attentives et réfléchies ?
3. Y a-t-il d'autres passages de l'Écriture qui nous proposent des moyens de renverser la violence et l'oppression envers les femmes ?

Réagir aux témoignages de violence sexuelle subie

1. Réfléchissez à un cas spécifique où quelqu'un vous a confié avoir été agressé, ou à un récit qui vous a été fait entourant la violence sexuelle. Comment avez-vous réagi et pourquoi ?
2. Comment comptez-vous faire les choses différemment après avoir pris connaissance des faits entourant l'agression sexuelle ?

Bien gérer le pardon

Lisez les passages correspondants du chapitre 35 du roman *Les frères Karamazov*^[18] et de Matthieu 18.15–20.

Discutez de la juste manière de pratiquer et d'accorder le pardon.

1. Dans quelles circonstances avez-vous eu l'occasion de voir le processus de pardon être bien géré, permettant ainsi que le respect de la justice et la réconciliation soient facilités ?
2. Dans quelles circonstances avez-vous eu l'occasion de voir le processus de pardon être mal géré, en sorte que les personnes les plus vulnérables sont devenues encore plus vulnérables en conséquence ?

. . .

Lectures complémentaires

- Adams, Carol J. and Marie M. Fortune, eds. *Violence Against Women and Children: A Christian Theological Sourcebook*. New York: Continuum, 1995.
- Berry, Wendell. *Sex, Economy, Freedom, and Community*. New York: Pantheon, 1993.
- Beste, Jennifer. *College Hookup Culture and Christian Ethics: The Lives and Longings of Emerging Adults*. Oxford: Oxford University Press, 2018).
- Bever, Lindsey. "‘You took away my worth’: A sexual assault victim’s powerful message to her Stanford attacker." *The Washington Post*. 4 juin 2016. Consulté le 5 mai 2017. https://www.washingtonpost.com/news/early-lead/wp/2016/06/04/you-took-away-my-worth- a-rape-victim-delivers-powerful-message-to-a-former-stanford-swimmer/?utm_term=.61905c69c25b.

- Everhart, Ruth. *Ruined: A Memoir*. Illinois: Tyndale House Publishers, 2016.
- Kingkade, Tyler. “How the Anti-Rape Movement Survived the Rolling Stone Scandal.” *Buzzfeed News*. Modifié le 28 octobre 2016. https://www.buzzfeed.com/tylerkingkade/rolling-stone-and-the-anti-rape-movement?utm_term=.no68qx0rz#.rsoXmJ7y2.
- Lee, Morgan. “My Larry Nassar Testimony Went Viral. But There’s More to the Gospel Than Forgiveness: An interview with Rachael Denhollander,” *Christianity Today*, 31 janvier 2018. <http://www.christianitytoday.com/ct/2018/january-web-only/rachael-denhollander-larry-nassar-forgiveness-gospel.html?share>.
- Williams, Daniel K. “Sex and the Evangelicals: Gender Issues, the Sexual Revolution, and Abortion in the 1960s,” in *American Evangelicals and the 1960s*, ed. Axel R. Schäfer (Madison: University of Wisconsin Press, 2013), 97–120.

. . .

Notes de bas de page

[1] Wendell Berry, “Sex, Economy, Freedom, and Community,” *Sex, Economy, Freedom, and Community* (New York: Pantheon, 1993), 119.

[2] Susan Sontag, *On Photography* (New York: Picador, 1977), 20.

[3] “Violence against Women: Intimate Partner and Sexual Violence against Women” (World Health Organization, novembre 2017), <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs239/en/>.

[4] “AAU Climate Survey on Sexual Assault and Sexual Misconduct” (Rockville, Md.: Association of American Universities, 2015), <https://www.aau.edu/key-issues/aau-climate-survey-sexual-assault-and-sexual-misconduct-2015>.

[5] Sabrina Rubin Erdely, “A Rape on Campus: A Brutal Assault and Struggle for Justice at UVA,” *Rolling Stone*, November 19, 2014, <http://web.archive.org/web/20141119200349/http://www.rollingstone.com/culture/features/a-rape-on-campus-20141119>.

[6] Alix Bryan, “The Disturbing Timeline of Jesse Matthew’s Sexual Violence and Murders,” *WTVR.Com*, March 3, 2016,

<http://wtvr.com/2016/03/03/the-disturbing-timeline-of-jesse-matthews-sexual-violence-and-murder/>.

[7] Seth Cline, "Playboy: UVA Is Nation's Top Party School," *U.S. News & World Report*, September 26, 2012, <https://www.usnews.com/news/articles/2012/09/26/playboy-uva-is-nations-top-party-school-playboy-uva-is-nations-top-party-school>.

[8] T. Rees Shapiro, "He Said It Was Consensual. She Said She Blacked out. U-Va. Had to Decide: Was It Assault?," *Washington Post*, July 14, 2016, sec. Education, https://www.washingtonpost.com/local/education/he-said-it-was-consensual-she-was-blacked-out-u-va-had-to-decide-was-it-assault/2016/07/14/4211a758-275c-11e6-ae4a-3cdd5fe74204_story.html.

[9] "Statistics," Know Your IX, accessed February 27, 2018, <https://www.knowyourix.org/issues/statistics/>.

[10] Jennifer Beste, *College Hookup Culture and Christian Ethics: The Lives and Longings of Emerging Adults* (Oxford: Oxford University Press, 2018), 262.

[11] Ibid.

[12] "Sexual Assault Statistics," One In Four USA, accessed February 27, 2018, <http://www.oneinfourusa.org/statistics.php>.

[13] "Training Men and Women on Campus to 'Speak Up' to Prevent Rape." *Morning Edition*. NPR, April 30, 2014. <https://www.npr.org/2014/04/30/308058438/training-men-and-women-on-campus-to-speak-up-to-prevent-rape>.

[15] Erin Donaghue, "UVA Victim Hannah Graham Refused to Get in Killer's Car," *CBS News*, March 3, 2016, <https://www.cbsnews.com/news/docs-uva-victim-hannah-graham-refused-to-get-in-killer-jesse-matthews-car/>.

[16] Mark Relyea and Sarah Ullman, "Unsupported or Turned Against: Understanding How Two Types of Negative Social Reactions to Sexual Assault Relate to Post-Assault Outcomes," *Psychology of Women Quarterly* 39, no. 1 (March 2015): 37–52, <https://doi.org/10.1177/0361684313512610>.

[17] Lisa Lazard, “Here’s the Truth about False Accusations of Sexual Violence,” *The Conversation* (blog), November 24, 2017, <http://theconversation.com/heres-the-truth-about-false-accusations-of-sexual-violence-88049>.

[18] Fyodor Dostoyevsky, *The Brothers Karamazov*, trans. Richard Pevear and Larissa Volokhonsky (London: David Campbell, 1992), 236–46; available online, *The Brothers Karamazov*, trans. Constance Garnett (London: W. Heinemann, 1912), http://www.online-literature.com/dostoevsky/brothers_karamazov/.



La violence masculine envers les femmes sur les campus

Réflexions pour les universités d'aujourd'hui inspirées de l'histoire de Tamar

Jamila Koshy, Traduit de l'anglais par Richard Ouellette

La campagne #MoiAussi (#MeToo) a permis à des femmes de tous les pays et de tous les âges de révéler les agressions qu'elles avaient subies. Les femmes présentes sur les campus universitaires ne font pas exception. Différentes formes d'agressions sexuelles et de violences se produisent parmi les jeunes adultes sur les campus, la plupart d'entre elles commises par des hommes envers les femmes, et parfois envers d'autres hommes. Les exemples sont nombreux. Pour en citer quelques-uns, mentionnons Brock Turner, aux États-Unis, qui a agressé

sexuellement une femme à demi consciente, [1] et M. Akash, de Chennai, en Inde, qui a harcelé une camarade de classe durant des années avant de mettre le feu à ses vêtements.[2]

Sur les campus indiens, les étudiants ont l'habitude, lorsqu'ils sont en groupe, d'émettre des commentaires sur les femmes qui passent devant eux—une activité appelée « Eve-teasing » (taquiner Ève), que certains affirment être anodine, mais qui reflète des attitudes qui mènent éventuellement à la violence physique ou sexuelle. De nombreuses femmes rapportent avoir été touchées d'une manière inappropriée par les hommes fréquentant leur université. Cela se produit généralement lors de soirées ou d'événements tels que Holi, le festival de printemps que l'on célèbre dans le nord de l'Inde avec beaucoup de joie et de couleur. Malheureusement, la contrepartie de cette joie et cette effervescence est la fréquence des agressions sexuelles subies par les étudiantes lors de tels événements. Il arrive aussi que des professeurs soient les auteurs de harcèlement, par le biais de touchers inappropriés et de demandes non équivoques faites aux étudiantes. L'agression et la violence physique commises par un partenaire est un enjeu aussi fréquent ici qu'ailleurs, la raison invoquée étant souvent que les hommes ne toléraient pas « qu'on leur manque de respect ou qu'on leur désobéisse ». Une telle violence peut aussi escalader vers le viol, les viols collectifs brutaux, le meurtre, l'immolation par le feu ou l'utilisation de l'acide pour défigurer la jeune femme. La violence commise par l'État est également fréquente. Des étudiantes de la Banaras Hindu University, dans l'État de Uttar Pradesh, en Inde, ont été récemment punies par des policiers. Ces derniers avaient été appelés sur les lieux pour « maîtriser » des étudiantes en train de manifester. Ironiquement, cette manifestation avait été organisée pour exiger qu'on mette un terme à la violence sur les campus, qu'on installe un meilleur éclairage dans les rues et qu'on adopte des mesures en vue de la sécurité des individus.

Mieux comprendre les hommes, les femmes et la violence : l'histoire de Tamar

L'histoire, racontée en 2 Samuel 13, n'est ni jolie, ni rassurante. En la lisant, nous pouvons comprendre comment et pourquoi certaines sociétés dégénèrent et fonctionnent à partir d'attitudes d'hommes et de femmes qui prédisposent les gens, et plus particulièrement les hommes, à la violence et aux attitudes sexistes.

1 Absalom, un fils de David, avait une sœur qui était très belle et qui se nommait Tamar. Amnôn, un autre fils du roi David, en tomba

passionnément amoureux. 2 Il se rongea tant à propos de sa demi-sœur qu'il s'en rendait malade, car elle était vierge et il lui semblait impossible de l'approcher. 3 Amnôn avait un ami nommé Yonadab, un fils de Shimea, le frère de David. C'était un homme très astucieux. 4 Il demanda à Amnôn: Fils du roi, pourquoi es-tu si déprimé? Chaque matin tu parais l'être davantage. Ne veux-tu pas m'en dire la cause?

Amnôn lui répondit: Je suis amoureux de Tamar, la sœur de mon frère Absalom.

5 Yonadab lui dit alors: Mets-toi au lit et fais comme si tu étais malade. Quand ton père viendra te voir, dis-lui: «Permetts à ma sœur Tamar de venir me faire à manger, qu'elle prépare le repas sous mes yeux afin que je la voie faire, puis je mangerai de sa main.»

6 Amnôn se mit donc au lit et fit semblant d'être malade. Le roi vint le voir et Amnôn lui dit: Fais venir ma sœur Tamar pour qu'elle me prépare deux galettes sous mes yeux, et je les mangerai de sa main.

7 David envoya dire à Tamar dans son appartement: Va chez ton frère Amnôn et prépare-lui son repas.

8 Tamar se rendit donc chez son frère Amnôn et le trouva couché. Elle prépara de la pâte et la pétrit, puis confectionna des galettes devant lui et les fit cuire. 9 Ensuite elle prit la poêle et lui en servit le contenu devant lui, mais il refusa d'en manger et dit: Faites sortir tout le monde d'ici.

Tous se retirèrent. 10 Alors il demanda à Tamar: Apporte-moi ces galettes dans ma chambre pour que je les mange de ta main.

Tamar prit les galettes qu'elle avait faites et les apporta à son frère Amnôn dans sa chambre. 11 Au moment où elle les lui présentait, il l'empoigna et lui dit: Viens, couche avec moi, ma sœur!

12 Mais elle s'écria: Non, mon frère, ne me fais pas violence! Cela ne se fait pas en Israël. Ne commets pas une telle infamie! 13 Après cela, où irais-je porter ma honte? Et toi, tu serais considéré comme un individu méprisable dans notre peuple. Pourquoi ne parles-tu pas au roi? Il ne refusera pas de me donner à toi.

14 Mais il ne voulut rien entendre, et comme il était plus fort qu'elle, il lui fit violence et coucha avec elle.

15 Après cela, il conçut pour elle une forte aversion, plus violente que la passion qu'il avait éprouvée pour elle. Tout à coup, il lui ordonna: Lève-toi, va-t'en!

16—Non, lui dit-elle, en me chassant, tu commettrais un crime encore pire que le mal que tu m'as déjà fait.

Mais il ne voulut pas l'écouter. 17 Il appela le domestique qui était à son service et lui ordonna: Débarrassez-moi de cette fille! Jetez-la dehors et verrouillez la porte derrière elle!

18 Elle portait jusque-là une longue robe multicolore, car c'était autrefois la tenue des princesses aussi longtemps qu'elles étaient vierges. Le domestique la mit dehors et verrouilla la porte derrière elle. 19 Alors

Tamar répandit de la cendre sur sa tête, elle déchira sa longue robe, se prit à deux mains la tête, puis elle partit en poussant des cris. 20 Son frère Absalom lui demanda: Ton frère Amnôn t'a-t-il fait violence? Maintenant, ma sœur, n'en parle pas, c'est ton frère, et ne prends pas la chose trop à cœur!

Dès lors Tamar alla demeurer dans la maison d'Absalom, comme une femme abandonnée.

21 Le roi David apprit tout ce qui s'était passé et il en fut très irrité. 22 Quant à Absalom, il n'adressait plus la parole à Amnôn, ni en bien, ni en mal, car il l'avait pris en haine à cause du viol de sa sœur Tamar. (Bible du Semeur)

Cet épisode se déroule dans un contexte patriarcal où les hommes et la lignée mâle exercent l'autorité sur l'espace public et privé, et jouissent du pouvoir. Les femmes sont accessoires dans le récit et les hommes y jouent un rôle prépondérant. Le livre de 2 Samuel parle de David, et l'histoire de Tamar n'est là que pour décrire les interactions du roi envers ses fils, ses héritiers. Tamar n'est même pas appelée la fille de David dans le récit, et sa mère, Maacah, princesse de Gershur, n'est pas non plus mentionnée. On décrit Tamar comme « la sœur d'Absalom qui était très belle », un élément qui est déterminant dans le déroulement du récit. Si elle avait été simplement une esclave violée par Amnôn, son histoire n'aurait probablement jamais été racontée. Les sociétés patriarcales ont tendance à ne pas parler de ce qui arrive aux femmes, excepté lorsque cela concerne les hommes. Arrêtez-vous un instant pour vous poser la question : combien de récits ou de films mettent l'accent sur les histoires de femmes ? Combien de femmes ont été agressées sur votre propre campus et n'ont pas osé en parler ouvertement, avant de partager ce qu'elles ont vécu sur #MoiAussi à votre plus grand étonnement ?

Les gens impliqués dans l'histoire démontrent plusieurs de ces attitudes patriarcales. Il y est permis que la femme porte le déshonneur associé au comportement disgracieux d'un homme, tandis que tous les hommes—le violeur, l'ami de ce dernier, ses serviteurs, le roi, la société et même le frère protecteur—conspirent ensemble pour garder le silence au sujet de ce viol et le laisser impuni.

Considérons d'abord **Amnôn**, le prince violeur et le frère de Tamar. Il trouvait tout à fait normal et justifié intérieurement de ressentir une forte convoitise à l'encontre de Tamar, encouragé par son ami. Il n'a tenu aucun compte des sentiments éventuels de celle-ci et d'un possible

refus de sa part, et il s'est senti justifié de la posséder et la violer, ce sentiment d'ayant droit étant plus fort que son lien fraternel, ses inhibitions sociales et ses devoirs filiaux en tant que prince héritier. Il a probablement compris l'énormité de son crime après que le viol eut été commis, lorsqu'il était trop tard. Comme de nombreux hommes l'ont fait avant et après lui, il a tourné son dégoût et sa haine contre sa sœur en la rendant responsable de tout. Utilisant les mots « cette fille » pour qualifier la séductrice dont il ne prend même pas la peine de mentionner le nom, il la fait jeter dehors. Ceci est évocateur de nombreux cas de harcèlement sexuel dans le monde d'aujourd'hui. Le cinéaste Alfred Hitchcock aurait, d'après des témoins, agressé sexuellement l'actrice, Tippi Hedren, et lorsqu'elle a repoussé ses avances, il l'a menacée de ruiner sa carrière. Après cet incident, il avait l'habitude de l'appeler simplement « la fille ».

Jonadab, le neveu de David, était l'archétype du parfait complice : il a encouragé Amnôn à cesser de jouer les amoureux éplorés et il lui a suggéré un plan pour amener Tamar à coucher avec lui. Lui aussi légitimait les désirs masculins en faisant fi de la réponse possible de Tamar et de ses sentiments. Un meilleur ami et conseiller aurait sans doute insisté sur ce que Tamar a affirmé elle-même : « Cela ne se fait pas en Israël. Ne commets pas une telle infamie ! » Jonadab semble ici et lors d'un échange subséquent avec David, vouloir s'attirer les bonnes grâces des gens au pouvoir et il est prêt à tout pour réussir. Une telle attitude complice se voit souvent sur les campus, de nos jours : des amoureux éconduits ont des amis qui les encouragent à la violence. Et que dire des très nombreux hommes et femmes qui ont consciemment ou inconsciemment permis à des gens tels que Harvey Weinstein, ou encore l'ardent défenseur indien de l'environnement, R. K. Pachauri, de faire violence à une série de jeunes femmes vulnérables, de stagiaires et de vedettes montantes.

Le plus décevant dans cette histoire, est sans doute le rôle joué par **David** lui-même, le roi puissant, l'homme qui, par ailleurs, aimait Dieu et s'efforçait de lui plaire. Il est dit qu'il aimait Amnôn, son fils premier-né. Lorsqu'Amnôn lui a fait la demande que Tamar vienne faire la cuisine pour lui dans sa chambre, David s'est empressé d'y faire envoyer la jeune femme. Et lorsqu'il a découvert qu'un viol avait été commis, il était furieux mais il n'a rien fait à ce sujet. Il n'a puni Amnôn d'aucune manière et ne lui a fait aucun reproche au sujet de son hypocrisie, de son crime et de sa cruauté. Il n'a offert à sa fille aucun contexte pour qu'elle puisse faire valoir ses droits ou demander que justice soit rendue et elle s'est retrouvée entièrement laissée à elle-même dans la maison d'Absalom. David cherchait à éviter le scandale provoqué par le fait que

l'héritier du trône soit accusé d'être un violeur. Sans doute le silence a-t-il servi les intérêts du roi puisqu'un scandale sexuel rendu public aurait sans doute fait remonter à la surface sa propre inconduite sexuelle. Combien de professeurs, de doyens, de responsables de résidences et autres personnes en autorité sur les campus ont-ils gardé le silence au sujet d'une agression sexuelle et laissé l'agresseur s'en tirer indemne afin que l'institution, leurs amis coupables ou eux-mêmes ne soient pas exposés ?

Absalom était en colère, mais il est intéressant de noter que lui aussi a choisi de garder le silence. Le violeur est leur frère et la famille ne doit pas subir de déshonneur, c'est pourquoi il se joint temporairement au groupe de ceux qui protègent le violeur. Absalom était très fâché, bien sûr, mais la raison semble en être attribuée moins à Tamar et davantage à l'insulte qui est faite à son honneur : en tant que frère de Tamar et son protecteur, il n'a pas été en mesure d'empêcher ce viol. Absalom déteste Amnôn pour ce qu'il a fait, non pas à une femme innocente, mais à sa *sœur*. En d'autres mots, pour Absalom, il s'agit surtout d'un enjeu masculin. Il ne voit pas la nécessité de se préoccuper des sentiments de Tamar. Agissons-nous de la même manière envers les femmes sur lesquelles nous avons la responsabilité de veiller ? Sommes-nous davantage préoccupés par notre orgueil blessé, par l'honneur de notre famille ou de l'institution, que par les souffrances endurées par la victime ? Cherchons-nous à cacher ou à gérer les choses à l'interne pour protéger l'institution ?

Un jeune homme dont nous ne connaissons pas le nom, le **serviteur d'Amnôn**, a également été complice de cette injustice. Il jouissait évidemment de très peu de pouvoir et n'avait pas la possibilité de faire preuve d'humanité ni de manifester son accord ou son désaccord pour le crime commis. Il n'a pas mis en question ni exprimé son refus face au décret du fils du roi. Il a peut-être ressenti de la compassion envers la femme agressée, mais il ne l'a pas démontrée et il a fait ce qui lui avait été commandé : la « fille » a été mise à la porte. Le serviteur a gardé le silence et il a tiré sa révérence. Tant de passants et témoins de tels événements sur les campus agissent ainsi. Ils voient ce qui se passe et contribuent à leur manière à l'opération de couverture ; ils refusent que leur nom soit mentionné et se gardent bien de révéler ce qu'ils savent.

Et qu'en est-il de **Tamar** elle-même, finalement ? La jeune femme aurait probablement continué à aimer Amnôn et à prendre soin de lui en tant que frère aîné de la famille. Lorsqu'Amnôn lui a demandé de coucher avec elle, elle a immédiatement refusé, et probablement dans un effort désespéré de sauver sa peau, elle lui a suggéré que leur père

accepterait d'emblée qu'ils se marient. Elle a essayé de résister physiquement à son frère, comme le mentionne le texte, mais elle n'a pas réussi à empêcher Amnôn de la violer. Lorsque ce dernier est passé instantanément de l'*amour* à la haine et lui a dit de s'en aller, elle a de nouveau fait preuve de plus de sagesse que lui. Elle a affirmé que de la mettre à la porte, en prétendant que le viol n'avait jamais eu lieu, ne ferait qu'aggraver le mal qu'il lui avait déjà fait. Ici encore, Amnôn ne l'écoute pas, aveuglé par l'arrogance qui le caractérisait en tant que mâle héritier du trône. En lâche qu'il était, il commande à son serviteur de la jeter dehors.

Tamar n'a pas gardé le silence et elle n'est pas rentrée chez elle en catimini pour cacher sa honte. Elle a déchiré ses vêtements, jeté de la cendre sur sa tête et s'est éloignée en pleurant et gémissant, annonçant à quiconque voulait l'entendre que sa virginité et son honneur avaient été perdues sans son consentement.

Elle a rendu la chose publique et fait beaucoup de bruit. Personne n'a pris la peine de l'écouter. Ses protestations publiques furent complètement ignorées. Personne n'a jugé bon d'intervenir en sa faveur. Son père était furieux, mais il l'a abandonnée à son sort. Il n'a rien dit ni à elle, ni à son fils héritier qu'il aimait, Amnôn. Le frère de la jeune femme lui a fortement suggéré de cesser ses protestations et de laisser tomber. Il y a ainsi de bonnes chances que la désolation de Tamar ait été causée par la négligence de tous à sa demande et leur indifférence à ce que justice soit rendue.

Que nous enseigne l'histoire de Tamar quant à la violence masculine envers les femmes ?

Tous les hommes dans le récit occupent une place dans la hiérarchie et la structure de pouvoir, et ils font le choix délibéré de maintenir un tel ordre bien en place. David est roi, Amnôn est prince, Absalom est le second héritier en liste, Jonadab est à la remorque de ceux qui exercent le pouvoir et le nom du serviteur n'est pas mentionné, parce qu'il se trouve au bas de l'échelle dans la hiérarchie. Ces hommes ont tout intérêt à maintenir la structure en place et Tamar, **la femme, n'a aucune place et ne jouit d'aucun pouvoir** dans le récit.

Lorsqu'elle est violée et réduite au silence, elle n'a aucune option, aucun moyen de protester. Cela est malheureusement encore très fréquent de nos jours. Les structures du pouvoir au sein des universités et autres lieux similaires demeurent toujours patriarcales, dominées par les hommes (et parfois quelques rares femmes), imprégnées d'idées

patriarcales, les femmes victimes se retrouvant souvent impuissantes devant elles. Peu d'universités ont des femmes fortes et indépendantes à leur tête, ou égales en nombre au sein du personnel de direction pour s'opposer à la chose lorsqu'une victime est blâmée personnellement, qu'on la couvre de honte ou qu'on veut la réduire au silence. Les règles et les méthodes en place privent les femmes du pouvoir qui leur revient. Il arrive souvent que la police et le système judiciaire fassent de même. Sur certains campus, les étudiantes sont en plus grand nombre, mais le pouvoir y demeure l'apanage des hommes, que ce soit au niveau des structures ou des relations interpersonnelles.

Les hommes mentionnés dans les récits de l'Ancien Testament **voyaient la satisfaction des désirs masculins sans le consentement de la femme** comme un droit (Amnôn), comme la normalité des choses (Jonadab et le serviteur), comme inapproprié mais banal (David par son choix d'ignorer le viol en dépit d'une certaine colère), ou comme inacceptable dans le sens que leur propre honneur avait été blessé (Absalom). Leur attitude s'inspirait de la même idée patriarcale des privilèges réservés à l'homme qui est toujours en vigueur de nos jours, et qui porte les hommes à minimiser ou ignorer le « non » d'une femme, comme Amnôn à complètement ignoré le « non » très clair de Tamar. Les hommes et les garçons ont rarement été éduqués à être responsables de leur comportement sexuel, incluant le domaine vital du consentement mutuel avant un rapport sexuel, que leur partenaire se trouve à l'université ou à la maison, que la relation soit fortuite ou durable, et même dans le mariage. Tout être humain a le droit de refuser, et ce droit devrait être absolument respecté.

La tendance est souvent de **blâmer la femme pour la violence commise par l'homme**, comme Amnôn a cherché à le faire avec Tamar. Même les femmes élevées dans les contextes où ces idées patriarcales prévalent réagissent au harcèlement sexuel en demandant ce que la femme portait comme vêtements, combien d'alcool elle avait consommé et pourquoi elle se trouvait là à cette heure tardive. La femme qui se trouve dans une telle situation est perçue d'emblée comme ayant contribué au problème, laissant supposer qu'elle était tacitement consentante. On ne juge pas même pertinent alors que la femme ait donné ou non son consentement. Un chrétien m'a fait le commentaire, une fois, que Tamar n'aurait pas dû se rendre dans la chambre d'Amnôn, impliquant qu'en y allant, c'était comme si elle « l'avait vraiment cherché ». Les femmes qui consomment de l'alcool ou qui participent aux célébrations Holi à l'université sont perçues aussi comme si elles se rendaient ainsi volontairement vulnérables. Le désir

des hommes est normalisé et leur responsabilité pour leurs actions immorales est ignorée.

La violence masculine envers les femmes est cachée, marginalisée et neutralisée. Lorsqu'un homme agresse sexuellement une femme, les autres hommes (et parfois même les femmes) tendent à s'unir pour étouffer les protestations de cette dernière. Même si l'action posée était moralement répréhensible, qu'il s'agisse d'un viol ou d'un épisode de violence physique commise par le petit ami ou la police, il y a généralement consensus qu'il n'est pas nécessaire ni utile de rendre la chose publique. On enjoint la femme à garder le silence, comme on l'a fait pour Tamar. On lui rappelle qu'il s'agit quand même de son petit ami, de son professeur ou de son ami. Ce dernier a un certain pouvoir. Que peux-tu faire, au juste ? lui dit-on. Pourquoi provoquer un scandale ? Ne prends pas cela trop à cœur.

Un moyen intéressant par lequel **le privilège du mâle joue inconsciemment un rôle dans le fait que l'enjeu est généralement marginalisé** et neutralisé, est la manière dont le viol ou l'agression sexuelle sont souvent rapportés. Le genre masculin est rarement utilisé pour décrire la violence commise. La manchette mentionne : « Une femme a été violée », plutôt que « Un homme—ou un groupe d'hommes—a violé une femme. » La manchette indique : « Violence envers les femmes » et non « Violence masculine envers les femmes ». Parfois, ceci a pour résultat des situations absurdes comme celle qu'un article sur un viol ou une agression apparaisse dans les pages réservées aux femmes ou une chronique féminine. L'effet est de rappeler aux femmes qu'elles sont responsables du problème et qu'il leur revient à elle de se comporter de manière à éviter l'agression et le viol. L'effet pour les hommes est de les garder à distance de ces enjeux. Les hommes n'ont donc pas à s'informer à ce sujet et ils n'assimilent rien, ils ne perçoivent pas la situation comme étant leur problème. Ils sont dispensés de s'en préoccuper, une fois de plus.

Tous sont d'accord pour conclure que **l'incident devait être relégué aux oubliettes**. Dans un geste assez révélateur, la rage d'Amnôn s'est tournée contre Tamar, et il voulait se débarrasser d'elle, en quelque sorte, pour oublier l'incident. Le serviteur et Jonadab ont aussi joué leur rôle secondaire déshonorant dans ce drame. David a apparemment fait comme si rien ne s'était passé. Absalom n'était pas intéressé à entamer une discussion émotionnelle avec Tamar, et encore moins que la chose soit révélée publiquement. Tous ont conspiré pour réduire Tamar au silence. Les choses se passent souvent ainsi encore aujourd'hui. Un très grand nombre de femmes racontent la même

histoire après avoir subi une agression sexuelle. Elles ont tenté de porter plainte, mais elles ont été découragées de le faire par leurs professeurs, leurs amis, la police ou leurs parents. Tout le monde se sentait plus à l'aise d'oublier carrément l'incident. Aborder de tels enjeux est trop menaçant et compliqué pour plusieurs.

La tendance générale à vouloir oublier l'incident dérangeant et à réduire Tamar au silence continue de prévaloir de nos jours. À l'exception de quelques théologiennes féministes et de groupes tels que Tamar Campaign, on ne discute pas de tels enjeux dans les cercles chrétiens en général. En fait, une simple recherche Google suffira à révéler le très petit nombre de prédicateurs, blogueurs et théologiens de renom qui ont écrit ou prêché sur cet incident terrible impliquant Tamar. Y a-t-il des lecteurs de cet article qui ont jamais entendu une prédication sur ce passage, ou participé à une étude biblique sur ce sujet ? Heureusement, avec l'emphase actuelle mise sur l'agression sexuelle, la pertinence de l'histoire de Tamar devrait devenir évidente pour plusieurs.

La conséquence du silence, bien sûr, **est que l'agresseur s'en tire indemne**. La conspiration du silence mène généralement à la conspiration de l'injustice. Le criminel n'est pas puni, la justice n'est pas rendue. Les acteurs de cette histoire n'ont pas approuvé le geste posé— David le premier, et sans doute le serviteur aussi. Mais punir Amnôn est une autre question. David a préféré ne pas permettre que certaines vérités inconfortables soient révélées. Une telle injustice a eu, bien sûr, pour conséquence une tragédie encore plus grande. Combien d'agresseurs rôdent dans les rues de chaque cité dans le monde à cause de cette conspiration du silence et de l'injustice ? Les statistiques nous apprennent que dans des régions comme celle de l'Afrique du Sud, trois hommes sur cinq ont reconnu avoir battu une femme, l'avoir menacée de manière violente ou l'avoir contrainte à des rapports sexuels non consentis. Ces hommes n'ont pas été mis en prison et ils s'en sont tirés indemnes après avoir commis ces crimes. Il existe une spirale mortelle où l'on garde de plus en plus le silence, et où ceux qui sont coupables de péché sexuel comme David, se sentent de moins en moins disposés à révéler les péchés sexuels des autres, car en le faisant, ils s'exposent eux-mêmes à la condamnation. De tels péchés finissent donc par être profondément enfouis et maintenus secrets, aussi bien au sein de la société que dans notre psyché. L'état de décomposition de nos âmes et nos sociétés est très avancé dans ce domaine.

Tamar elle-même est déshumanisée ; elle n'est pas le centre d'attention des acteurs masculins principaux de cette histoire. Elle

n'est ni perçue ni traitée comme un être humain bafoué qui est parfaitement justifié de demander réparation. Son corps est le véhicule de l'honneur familial et de l'honneur des hommes de son entourage, mais non du sien. Tamar est accessoire dans le récit. On la dépouille de son humanité. Et cela aussi se répète à notre époque. La victime de Brock Turner n'a même pas été mentionnée par les nombreuses personnes qui ont rédigé des lettres pour demander la clémence envers l'étudiant de Stanford qui a été surpris en train de violer une jeune femme inconsciente. Il n'était question que de lui, de combien il était gentil et bon, un champion de natation, et de comment il souffrait. Pas une seule personne n'a mentionné la femme ou n'a exprimé de regret pour ce qu'elle avait enduré à cause de leur protégé.

L'histoire de Tamar nous enseigne aussi que **c'est possible d'ouvrir la bouche pour dénoncer la violence**, autant lorsqu'elle se produit qu'après coup, comme l'a fait Tamar. Plus que cela, son histoire pointe vers un malaise encore plus profond, celui de la dépréciation systématique des femmes, et du statut privilégié inconditionnel accordé aux hommes. C'est là ce qui a influencé le mode de pensée arrogant d'Amnôn pour faire de lui un agresseur, et ce qui lui a finalement permis, grâce aux encouragements et au silence de son entourage, de commettre son crime et s'en tirer indemne. Rien de tout cela n'a l'approbation de Dieu, et en tant qu'étudiants de la Parole, notre défi est de travailler à contrer ces préjugés sexistes autant dans notre propre pensée que dans notre vie. Y a-t-il eu des circonstances où nous avons péché et fait fi du « non » d'une femme, inconsciemment influencés par la prétention à un privilège masculin ? Quand avons-nous sous-évalué la gravité d'un péché sexuel ou l'avons-nous permis ? Quand avons-nous choisi de nous conformer à des systèmes sexistes patriarcaux parce que la possibilité de nous tenir debout et de les dénoncer nous paraissait trop menaçante ? Nous sommes appelés à proposer les mêmes défis aux membres de notre famille, de nos Églises locales et à la société en général.

Que pouvons-nous faire à ce sujet en tant que chrétiens ?

Dans ce monde violent, patriarcal et sexiste, que peuvent faire les chrétiens pour susciter un réel changement ?

Nous pouvons enseigner et démontrer ce que cela signifie de vivre dans l'égalité et l'harmonie entre les hommes et les femmes. Nous pouvons reconnaître les femmes comme étant des êtres humains à part entière, dont les choix, les émotions, la pensée méritent notre respect. Nous

pouvons démontrer par notre manière de vivre que les hommes et les femmes peuvent se comporter en amis et en partenaires au foyer, au travail et dans la société en général.

Les hommes et les garçons doivent être encouragés à désapprendre ce qu'on leur a inculqué à l'école du monde, à savoir, que les hommes sont supérieurs, que les femmes doivent être leurs subordonnées, que les femmes n'existent que pour satisfaire les désirs masculins, que les femmes sont des adversaires et que la féminité devrait être tenue suspecte et être dénigrée. Ils ont besoin d'apprendre à agir envers les femmes comme leur maître l'a fait : Jésus était à l'aise avec les femmes, il était amical et il les accueillait d'emblée.

Les hommes et les garçons chrétiens devraient discuter d'enjeux reliés à la violence et la force, et désapprendre les leçons que le monde leur enseigne continuellement, telles que la normalisation et la glorification de la violence, par le moyen des médias de masse et des modèles de référence. Toute forme de violence devrait être questionnée, et le dialogue et la persuasion devraient être privilégiés comme étant des options reflétant davantage les valeurs du Christ dans toute situation. Les hommes ont ainsi la responsabilité de refléter de telles valeurs et de les enseigner aux autres étudiants sur les campus.

Les femmes ont besoin d'apprendre à être plus affirmées et confiantes. À l'instar de Tamar, elles doivent réclamer que justice soit faite, et sans doute devoir persévérer dans ce sens, même devant l'opposition, afin de ne pas céder au désespoir et à la colère, mais de continuer plutôt à travailler en vue de la paix, de la justice et de l'égalité.

Le viol et l'agression devraient être clairement perçus comme essentiellement la responsabilité de celui qui les a commis. Les hommes et les femmes doivent donc cesser de blâmer les victimes et les couvrir de honte. Ce que la femme portait, là où elle est allée, avec qui elle était et à quel point elle avait bu n'accorde en rien la permission à un homme de la toucher sans son consentement. Il nous faut affirmer cela avec détermination et mettre la responsabilité là elle revient.

Il nous faut accompagner les victimes d'agression sexuelle et de violence, les encourager à vivre et à comprendre les émotions conflictuelles et confondantes qu'elles ressentent, leur offrir du réconfort, les aider avec les détails physiques, leur offrir le choix de dénoncer leur agresseur, et leur apporter notre aide, si elles choisissent de le faire, que ce soit devant un comité universitaire, à la police ou devant la cour. Ce sont là des enjeux complexes et il nous faut travailler

à la formation de plus de personnes capables d'aider les femmes dans de telles situations.

Il nous faut également nous impliquer auprès des auteurs de viol et de violence. Ces hommes ont aussi besoin d'entendre parler de l'amour transformateur du Christ. Ils ont besoin de s'examiner en profondeur, de chercher à comprendre ce qui les a amenés à traiter les femmes de cette manière, ce qu'il leur faut changer dans leur vie et peut-être même devront-ils devoir réparer les torts commis. C'est là un énorme besoin auquel très peu d'efforts sont consacrés actuellement un peu partout dans le monde.

Je prie que nous soyons, femmes et hommes chrétiens, le sel et la lumière au sein de nos sociétés et campus brisés, sexistes et violents. Ayons le courage de briser le silence qui prévaut sur ces enjeux. Appelons les hommes à se repentir et à changer ; encourageons les femmes à devenir plus affirmées et confiances. Ensemble, démontrons à notre entourage ce que cela veut dire de vivre dans l'égalité, l'amitié et la fraternité entre hommes et femmes dans le Royaume de Dieu.

. . .

À propos de l'auteure

Jamila Koshy est psychiatre praticienne basée à Chennai, en Inde. Elle demeure impliquée à titre de diplômée au sein de l'Union des étudiants évangéliques de l'Inde. On peut la joindre à l'adresse suivante : jamilakoshy@gmail.com.

. . .

Questions de discussion

Lisez 2 Samuel 13.1–22.

1. Quels parallèles voyez-vous entre cette histoire et votre collège ou université ? Si vous ne fréquentez pas l'université, y voyez-vous des parallèles avec votre milieu professionnel ou la société où vous évoluez ?
2. Discutez pourquoi la misogynie, les privilèges accordés aux hommes, le patriarcat et la violence masculine sont généralement reliés à la violence envers les femmes.
3. Comment les hommes et les femmes sur votre campus réagissent-ils au harcèlement sexuel ou au viol à l'université ?
4. De quelles manières les femmes sont-elles souvent réduites au silence et les hommes exonérés en matière de violence et de harcèlement sexuel, selon vous ?
5. Avez-vous été témoin d'exemples positifs de changement, de réconciliation et de recherche de pardon pour cet enjeu ? Ces exemples pourraient être individuels ou sociaux.
6. Que pouvons-nous faire en tant qu'étudiants chrétiens pour mettre un terme à la violence et aux privilèges masculins sur le campus, selon vous ?
7. Comment pouvons-nous, en tant qu'étudiants chrétiens, pour accompagner et soutenir ceux et celles qui ont subi ce type de maltraitance ?
8. Y a-t-il selon vous des moyens d'identifier et d'atteindre les agresseurs ?

Lectures complémentaires

- Tribble, Phyllis. *Texts of Terror: Literary-Feminist Readings of Biblical Narratives*. Philadelphia: Fortress Press, 1984.
- West, Gerald, and Phumzile Zondi-Mabizela. "The Bible Story That Became a Campaign: The Tamar Campaign in South Africa (and Beyond)." *Ministerial Formation*, juillet 2004, 4–12.
<http://ujamaa.ukzn.ac.za/Files/the%20bible%20story.pdf>.
- Muneja, Mussa. "Cakes, Rape and Power Games: A Feminist Reading of Story of Tamar (1 Samuel 13:1–19)." *BOLESWA Journal of Theology, Religion and Philosophy* 1, no. 2 (2006).
https://works.bepress.com/mussa_muneja/4/.

. . .

Notes de bas de page

[1] Liam Stack, "Light Sentence for Brock Turner in Stanford Rape Case Draws Outrage," *The New York Times*, June 6, 2016, sec. U.S.,
<https://www.nytimes.com/2016/06/07/us/outrage-in-stanford-rape-case-over-dueling-statements-of-victim-and-attackers-father.html>.

[2] "She Refused to Talk to Me, Says Killer," *The Times of India*, November 16, 2017,
<https://timesofindia.indiatimes.com/city/chennai/she-refused-to-talk-to-me-says-killer/articleshow/61666776.cms>.